



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

## AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

LA METAMORPHOSE DU SUJET  
DANS  
FADETTE, JOURNAL D'HENRIETTE DESSAULLES 1874/1880

par  
Mona Gauthier Cano  
Département des lettres françaises  
Faculté des arts

Thèse présentée à l'Ecole des études supérieures  
de l'Université d'Ottawa  
en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises):M.A.  
Ottawa - 1987

© Mona Gauthier Cano, Ottawa, Canada, 1988.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-46774-6



UNIVERSITÉ D'OTTAWA  
UNIVERSITY OF OTTAWA

Mona Gauthier Cano

LA MÉTAMORPHOSE DU SUJET  
DANS FADETTE, JOURNAL  
D'HENRIETTE DESSAULLES 1874/1880

Maîtrise ès arts. Lettres françaises

RÉSUMÉ

En lisant FADETTE, JOURNAL D'HENRIETTE DESSAULLES, il nous a semblé que le sujet se transformait et que, de volontaire, contestataire et même révolutionnaire au début, il devenait, à la fin, étrangement conciliant et soumis. De sorte que le diminutif "Fadette" conviendrait plutôt à la diariste de la fin du journal qu'à celle du début, le texte et le titre formant ainsi un chiasme sémantique.

La présente étude se propose de rendre compte de cette transformation en accordant au récit une écoute psychanalytique. C'est à dire que nous nous donnons pour tâche, à partir de la deuxième topique freudienne --du ça, du moi et du surmoi--, d'analyser les comportements du "moi" tout en le définissant en tant que sujet clivé ou, si l'on veut, en tant que non-sujet.

La première partie de notre travail consiste à expliquer la situation conflictuelle dans laquelle se trouve placé le "moi" en raison de sa position complexe au sein de l'appareil psychique. Position qui en fait un modérateur et un médiateur chargé de représenter la totalité d'Henriette Dessaulles. L'analyse de la complexité psychique nous permet de mieux comprendre l'étrangeté du "moi" et ce qui nous apparaît comme une métamorphose. Pris entre le monde extérieur et le surmoi qui, en vertu du principe de réalité, l'oppressent et le tyrannisent, le "moi" doit sans cesse composer avec le principe de plaisir qui, de son côté, fait tout pour que les pulsions venues du ça soient satisfaites. Ces deux exigences n'étant pratiquement pas conciliables, le sujet de l'inconscient ou sujet du désir ne peut se réaliser qu'en tant que fuyant et le "moi", s'il veut se préserver, doit accepter de se modifier considérablement.

Etant donné qu'en psychanalyse, tout n'est que parole ou écrit et que la primauté est accordée au "signifiant", nous essayons de montrer comment fonctionne le processus psychique dans l'énonciation. Le point perspectif nous fait découvrir l'importance du rôle oppressif que joue la mère sur le "moi"; la pulsion scopique, le jeu des pro-noms et la "parole donnée" servent à mesurer l'intériorisation du surmoi tandis que la dimension oedipienne nous permet d'en

retracer l'origine.

Après avoir donné une notion de l'inconscient tel que découvert par Freud et tel que repris par Lacan, puis après avoir étudié la dynamique des pulsions et leur refoulement, nous nous livrons, dans la deuxième partie de notre étude, à une analyse des manifestations du sujet de l'inconscient. La révolte, le sentiment de culpabilité, le projet de réforme et la sublimation sont considérés en tant que défoulement à la fois conscient et inconscient tandis que la fuite dans la maladie et la mélancolie sont perçus comme symptômes et que les actes manqués, l'humour et le rêve répondent à ce que Freud appelle les "preuves" de l'inconscient et, par conséquent, de ses désirs.

L'étude des processus psychiques nous permet d'apprivoiser et de mieux aborder en les expliquant certains comportements d'Henriette Dessaulles qui diffèrent de ceux des diaristes tels que nous les présentent généralement les théoriciens du journal intime. C'est ce à quoi nous nous arrêtons dans notre chapitre-conclusion en définissant le narcissisme, la solitude et la sensualité comme des témoignages de la complexité psychique et non plus comme des constantes théoriques.

En somme, par cette écoute psychanalytique, nous en venons à différencier le "moi"- "je" de l'énoncé du "sujet" de l'énonciation, de façon à rendre plus claire l'orientation finale du "moi" qui, pour satisfaire les pulsions sexuelles du ça, doit s'allier au surmoi et au monde extérieur par un engagement socialement reconnu, c'est-à-dire un engagement qui permet à la diariste d'atteindre le "paradis terrestre sans pommier interdit" et aussi, bien sûr, "sans Eve désobéissante et curieuse!" (p.325).

7

8

## REMERCIEMENTS

Je remercie sincèrement Monsieur Jean-Louis Major pour m'avoir "présenté" Henriette Dessaulles et pour avoir accepté de diriger ma recherche avec un intérêt continu et toujours stimulant. Par son aide efficace et son soutien attentif, il a joué un rôle important dans la réalisation de ce travail et je lui en suis profondément reconnaissante.

Je remercie également très chaleureusement Robert Richard pour m'avoir ouvert, par son enseignement, les horizons de la psychanalyse et pour avoir prêté ensuite, une écoute attentive à mes propres élaborations théoriques. Ces échanges d'un constant questionnement ont constitué une motivation sans cesse renouvelée et très précieuse.

Je remercie aussi Sylvain Simard pour l'intérêt qu'il a manifesté pour cette recherche et pour l'attention particulière qu'il lui a portée. Ses remarques judicieuses et averties ainsi que les sources bibliographiques qu'il m'a fournies ont favorisé le bon déroulement de cette démarche.

Que soient remerciés encore les membres de mon comité de lecture de Freud qui, au sein de "L'Instant freudien", m'ont permis d'approfondir mes connaissances en psychanalyse dans une atmosphère amicale et chaleureuse.

Ce travail a été facilité par une bourse de l'Ecole des Etudes supérieures et de la recherche de l'Université d'Ottawa.

A mes Amours

Notre société n'a plus de code amoureux. Nous en sommes à déchiffrer dans chaque récit privé, intime, inavouable, les méandres de ce mal qui a un si étrange rapport avec les mots.

Julia Kristeva

## INTRODUCTION

Wo es war, soll Ich werden.  
Là où fut ça, il me faut  
advenir.

Lacan

Le journal intime qui fait l'objet de la présente étude met en évidence par son titre même, Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880, (1) et dès le départ, la problématique du sujet. Ou plutôt, celle d'un "moi" qui devient de plus en plus complexe à mesure que se constitue le récit quotidien: une petite "Fadette" enjouée, déterminée, dont l'écriture témoigne d'une grande spontanéité et d'un esprit parfois même tranchant qui n'hésite pas à affronter l'autorité tant religieuse que parentale, et une Henriette Dessaulles plus soumise, plus moralisatrice et qui finalement l'emporte sur la première en se conformant à un modèle tracé d'avance pour elle par la famille et la société.

L'utilisation à la fois du nom et du pseudonyme de l'auteure pour présenter cette oeuvre demeure toutefois arbitraire et ne nous permet pas une telle déduction puisque ce ~~pseudonyme~~ de Fadette n'a été utilisé par Henriette Dessaulles qu'après la mort de son mari, au

moment où elle publiait sa chronique, Lettres de Fadette, dans le journal le Devoir, c'est-à-dire bien des années après la rédaction de son journal intime. On peut, à la limite, se demander si ce n'est pas cette complexité du "moi" relevée plus haut et qui nous semble évidente dès la première lecture qui aurait motivé le choix du titre lors de l'édition de 1971.

Mises à part ces considérations, il nous a semblé que l'étude du sujet était une approche qui s'imposait d'elle-même et permettait une meilleure compréhension du texte de ce journal intime, tant sur le plan formel que fondamental. L'analyse que nous proposons ne sera cependant pas l'analyse d'un sujet en tant que lié à l'identité du "moi" tel que le conçoit Descartes et comme le font généralement les théoriciens du journal intime en posant la problématique du "moi" en terme d'opposition(2). Selon eux, il y aurait chez le diariste, et cela de nombreuses études en témoignent, une constante dualité entre deux "moi"; dualité où s'affrontent à la fois un sujet et un objet, un regardant et un regardé, le dehors et le dedans, le corps et l'âme, le bien et le mal, l'un et le pluriel, bref: un sujet au "moi" tourmenté qui se cherche, s'analyse et se critique.

On parle alors du narcissisme comme d'un regard posé par le "moi" sujet sur le "moi" objet et de cette complaisance que prend le diariste à se mirer dans son miroir intérieur. Ce qui lui permettrait, tantôt de reconstituer l'unité de son "moi" et d'échapper au fantasme du morcèlement, tantôt de retourner au refuge matriciel à l'abri d'un monde extérieur menaçant, d'une société qu'il faut fuir. Or tous ces raisonnements impliquent qu'il y ait au départ une parfaite équation entre le "moi" et le "je" et que ce "je" soit nécessairement le "je" rationnel du "cogito" cartésien. De sorte que le sujet aurait toujours priorité sur l'objet sur lequel il réfléchit ou exerce son pouvoir.

Quant à nous, notre but n'est pas d'aller à la recherche d'un tel sujet représentant à la fois la pensée et le pôle rationnel de l'être mais du sujet tel que Freud l'a instauré par sa découverte de l'inconscient et en particulier dans sa deuxième topique, c'est-à-dire un sujet dont la réalité axiale n'est pas le propre du "moi"; un sujet clivé qui nous amène à dire "je désire donc je suis" plutôt que le "je pense donc je suis" du cartésianisme.

La notion de sujet de l'inconscient ou sujet du désir, appelé également sujet de la division signifiante,

ne s'est cependant développée qu'avec le psychanalyste français Jacques Lacan. "Dans l'inconscient, exclu du système du moi, affirme-t-il, le sujet parle"(3). D'où sa conception d'un inconscient structuré comme un langage et l'importance de la parole comme lieu de repère du sujet, "Le sujet pour Lacan, c'est le sujet de l'énonciation et non le sujet de l'énoncé, parce que Lacan n'est pas Descartes"(4), conclut Alain Juranville.

Dans l'élaboration de sa deuxième topique, Freud aborde, sans toutefois parler d'un sujet de l'inconscient, la conception d'un sujet décentré par rapport au "moi". Les trois instances qui composent l'appareil psychique, (le ça, le moi et le surmoi) se partagent la personnalité et le "moi" n'est en somme que la partie chargée d'en représenter la totalité. Le "moi" n'est donc plus un maître absolu mais plutôt un serviteur tourmenté entre les exigences du ça porteur de pulsions incontrôlées d'une part et du surmoi qui en réprime les élans d'autre part. Dans ses Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Freud parle du "moi" comme étant "destiné à représenter les exigences du monde extérieur" mais tenu cependant à rester "le fidèle serviteur du ça, à demeurer avec lui sur le pied d'une bonne entente, à être considéré par lui comme un objet (5) et à s'attirer sa libido."(6) Il pose

déjà le "moi" comme objet du "ça" situé pour sa part au coeur même de l'inconscient c'est-à-dire dans le lieu du désir. Toutefois, c'est Lacan qui explicitera cette notion d'un sujet de l'inconscient proprement dit: "Avec Freud fait irruption une nouvelle perspective qui révolutionne l'étude de la subjectivité et qui montre précisément que le sujet ne se confond pas avec l'individu".(7)

C'est à partir de ce sujet de la psychanalyse que nous nous proposons d'aborder le journal d'Henriette Dessaulles. Notre intention n'est pas de proposer la psychanalyse comme grillé, ce qui reviendrait à "faire dire" le texte, mais de nous servir de la psychanalyse comme dimension d'écoute pour le "laisser parler". Il ne s'agit pas non plus de le questionner puisque la question implique déjà une orientation. A la place d'un questionnement, nous proposerons, selon la technique même de Freud et de tout analyste, des "constructions" (8) fragmentaires qui peuvent à la rigueur favoriser l'écoute du texte perçu comme analysant et nous permettre d'élaborer ses propres signifiants. Comme dans l'analyse, ces constructions fragmentaires proposées au texte constituent un travail élémentaire qui a pour but d'agir sur lui et de provoquer l'accès à d'autres constructions qui, ainsi de suite, nous permettront d'avancer jusqu'à la fin

dans notre lecture du texte.

L'écoute des mécanismes de défense nous permettra de suivre le cheminement du "moi"(9) de l'héroïne dans les pérégrinations où l'entraîne le triple conflit qu'il mène avec le ça, le surmoi et le monde extérieur. Nous serons alors en mesure de constater que ce "moi" est déchiré entre l'Autorité et les interdits intériorisés d'une part, et entre ses désirs et pulsions d'autre part. Cette lutte entraîne le refoulement du sujet et ce refoulement cherchera à se manifester de façon plus ou moins consciente dans l'écriture, la révolte et sa culpabilité, par de nombreux questionnements ou à s'échapper par des symptômes plus ou moins inconscients tels que la maladie, le rêve, les oublis et les actes manqués de différentes sortes. Aussi, à travers ces découlements partiels, le "moi" se perd-il dans sa complexité; une complexité qui se traduit par un narcissisme sans miroir, par une solitude qui apparaît plutôt comme manque que comme refuge et surtout par une personnalité qui s'altère sensiblement. Ainsi, après avoir été volontaire et contestataire au début, après avoir voulu imposer ses désirs (son Je), le "moi" farouche se soumet: "La jeune fille rebelle des débuts du Journal s'est transformée progressivement.(...)"

L'interrogation personnelle fait place à l'affirmation partielle et aux silences inévitables"(10).

Henriette Dessaulles écrit son journal de 1874 à 1881, c'est-à-dire à partir de l'âge de 14 ans, -elle est née en 1860-, jusqu'à celui de 21 ans, moment qui correspond à celui de son mariage avec le jeune avocat Maurice Saint-Jacques, son voisin et ami d'enfance.

Ce journal nous fait suivre la vie d'une jeune québécoise de la fin du dix-neuvième siècle. Son père, Georges-Casimir Dessaulles est maire de Saint-Hyacinthe, -il le fut pendant vingt-cinq ans-, et le président de la banque de cette même ville qui est alors d'environ cinq mille habitants. Les Dessaulles ont été seigneurs de Saint-Hyacinthe et Henriette compte parmi ses ancêtres des noms aussi célèbres que celui de Louis-Joseph Papineau, (son grand-oncle et son parrain).

Extérieurement, Henriette a tout pour être heureuse: lectures, rêveries, promenades avec des amis, de longues visites échangées et plus tard, des bals, et pourtant, elle est très souvent triste, mélancolique et malheureuse. Elle a perdu sa mère très tôt et ses nombreux problèmes lui viennent, pour la plupart, de ses

relations avec sa belle-mère, femme autoritaire qui fait vivre sa famille dans une atmosphère tendue par les conventions, la notion de rang et le culte de la respectabilité.

Rappelons-nous enfin, puisque l'axe théorique que nous avons choisi pour approcher cette lecture est la psychanalyse, qu'au moment où Henriette Dessaulles écrit son journal, Freud n'a pas encore fondé cette science et que sa découverte de l'inconscient, qui constitue un tournant épistémologique majeur, ne prendra vraiment forme qu'avec la parution de sa première grande oeuvre, L'Interprétation des rêves, publiée en 1900.

Références:

- 1 - Fadette Journal d'Henriette Dessaulles, Montréal, Ed. Hurbubise, HMH, 1971, 326 p. Pour les références à cet ouvrage, nous indiquerons la page après chaque citation.
- 2 - Béatrice Didier, Le journal intime, Paris, PUF, 1976, p. 112-145 et 152. Aussi, Marie-Françoise Luna, "L'autre lieu du moi. Etude sur trois journaux de jeunes filles", in Le journal intime et ses formes littéraires, Genève, Librairie Droz, 1978, p.301-302
- 3 - Jacques Lacan, Le Séminaire, livre 11, Paris, Seuil, 1978, p.77
- 4 - Alain Juránville, Lacan et la philosophie, Paris, PUF, 1984, p.119
- 5 - C'est nous qui soulignons.
- 6 - Sigmund Freud, Nouvelles conférences de psychanalyse, Paris, Gallimard, 1971, p.104
- 7 - Jacques Lacan, Op.cit., p.17.
- 8 - Sigmund Freud, Résultats, idées, problèmes 11, Paris, PUF, 1985, p.269
- 9 - Anna Freud, Le moi et les mécanismes de défense, Paris, PUF, 1949, 166p.
- 10- Jean-Louis Major et Claude Fournier, "Le Journal (1874-1882) d'Henriette Dessaulles", in Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français 9, 1983, p.73

## CHAPITRE 1

### La double dialectique du "moi"

#### A - Le principe de réalité

A sa naissance, l'enfant ne peut pas évaluer son rapport au monde, et l'extérieur lui apparaît comme la source des multiples sensations qui, en réalité, affluent à l'intérieur de lui-même. Il ne distingue pas encore son "moi" et il n'apprendra à le faire qu'en vertu d'incitations diverses venues du dehors, évolution qui ne se fera que peu à peu. Aussi, le sentiment du "moi" que possède l'adulte n'est-il que le résultat d'un long processus et non un état qui apparaît dès l'origine. Le "moi" se trouvera en face d'une chose venue du "dehors" lorsque pour la première fois le sein maternel lui sera refusé ou accordé et qu'il faudra, pour l'obtenir, avoir recours au cri. Un autre facteur va également contribuer à détacher le "moi" de l'ensemble des sensations, à lui faire percevoir le "dehors", c'est celui de la douleur et de la

souffrance que le principe de plaisir exigera qu'il évite ou qu'il supprime. Le "moi" s'opposera alors au monde extérieur et à tout ce qu'il comporte d'étranger et de menaçant, il cherchera à expulser au-dehors tout ce qui peut devenir source de déplaisir et à s'assurer un territoire uniquement hédonique.

La découverte d'un "moi" propre est donc étroitement liée au "principe de plaisir" qui détermine le but de la vie et qui régit, dès l'origine, les opérations de l'appareil psychique. Cette découverte, c'est également le début du grand conflit du "moi" qui, dans sa poursuite d'un bonheur absolument irréalisable, ne rencontrera qu'obstruction: l'univers entier s'opposant constamment à ses aspirations. Si être heureux signifie la satisfaction des instincts et si le monde extérieur lui refuse d'assouvir ces besoins, le "moi" sera l'objet de lourdes souffrances et il cherchera à agir sur ces besoins instinctifs eux-mêmes, de les maîtriser afin d'éliminer tout au moins une partie de cette souffrance. Les instances psychiques, soumises au "principe de réalité", exerceront cette maîtrise de la vie instinctive et feront en sorte que l'insatisfaction des instincts soit moins douloureusement ressentie que s'ils devaient être complè-

tement inhibés. C'est par contre à partir de là que le "moi" prend fonction de médiateur et qu'il ne peut plus avoir la prétention de représenter le sujet.

Dans la théorie freudienne, le "moi" représente la raison et la prudence face aux passions déchaînées du "ça". En fait, il est la partie du "ça" modifiée par l'influence et la proximité du monde extérieur; partie organisée pour percevoir les excitations aussi bien que pour s'en défendre, le "moi" se développant à partir de la perception des instincts jusqu'à la maîtrise de ceux-ci. Il se charge de détrôner le principe de plaisir qui domine de façon absolue tout le processus du "ça" et le remplace par le principe de réalité plus apte à en assurer la sécurité puisque sans le "moi", le "ça", aspirant aveuglément aux satisfactions instinctuelles, se confronterait dangereusement aux forces extérieures plus puissantes que lui.

Nous reviendrons de façon beaucoup plus détaillée sur les instances du ça et du surmoi mais, pour le moment, ce qu'il importe de retenir avant de prêter l'oreille au texte lui-même, c'est que l'appareil psychique, en tant qu'organisé, se situe entre le principe de plaisir et le principe de réalité et que par conséquent le "moi" comme

instance modératrice est à la fois pressé par le "ça", repoussé par la réalité et opprimé par le surmoi.

Le conflit du "moi" se lit assez clairement dans le journal intime d'Henriette Dessaulles. A 16 ans, la complexité se présente comme l'effet mystérieux d'un comportement plutôt étrange. Par moments elle n'arrive pas à communiquer normalement avec Maurice, son voisin et ami d'enfance qui deviendra plus tard son mari. Elle s'en étonne et après avoir fait du garçon une description sensuelle dans laquelle elle parle avec insistance de ses yeux "si bleus et si scrutateurs", elle se dit: "Je ne sais qu'une chose, c'est que j'ai en moi un grand mystère qui s'appelle moi, que je n'y comprends plus rien" (p.126). Donc un "moi" mystérieux et soucieux de connaître et de comprendre.

A 18 ans, ce même "moi" témoigne d'un conflit carrément engagé, conscientisé et même critiqué. L'amitié est devenue amour mais ce nouveau sentiment conserve toujours un aspect d'étrangeté et provoque de sérieux questionnements sur le devoir et sur la vie. Le départ de Maurice laisse Henriette en état de rêverie, un état qui la rend bien peu apte à "pouvoir sa vie"; cette vie lui étant imposée par la réalité et une conscience

encombrante, "je suis malheureuse en essayant de me soustraire aux ennuis de mon devoir. En cela, je me trouve un peu absurde. En cela, et en tout moi, il y a de l'absurde, de l'extravagance, et un excès de conscience, d'analyse qui me gêne et me nuit dans mes tendances...révolutionnaires"(p.185). Ici le "moi" se soumet mais il est tout à fait conscient de sa soumission et il le déplore. En somme, la conscience est considérée comme encombrante et si le "moi" joue comme il le doit la situation de compromis, il n'en est pas dupe.

Le 16 octobre 1880 elle a 20 ans et obtient enfin de sa belle-mère, la permission de fréquenter Maurice. Jusque-là, ces fréquentations lui avaient été interdites et constituaient son plus grand point de litige avec l'autorité parentale. L'interdit levé donne donc lieu à des exubérances et le "moi" se reconcilie avec lui-même: "c'est moi qui suis moi!"(p.312-313). Le principe de plaisir s'étant allié le principe de réalité venu du monde extérieur, le "moi" paraît se reconstituer en un tout homogène. Il était déchiré, divisé, tourmenté et le voilà parfaitement intact.

Dans les trois cas, l'analyse du "moi" prend sa source dans le désir qui, d'abord frappé d'interdit, obtient enfin l'autorisation de s'exprimer dans une

relation reconnue et acceptée officiellement. L'organisation du "moi" ainsi reconstitué devrait donc, selon toute rationalité, rejoindre le sujet c'est-à-dire représenter la totalité de la personnalité et tout serait dit. Mais il faut voir le dernier syntagme dans son entier pour juger de l'authenticité de ce "moi" en si parfaite harmonie avec lui-même:

C'est moi, qui suis moi! Cette heureuse petite fille en blanc qui attend Maurice le coeur battant, dans une joie divine! (...) les peuples heureux n'ont pas d'histoire et les petites filles heureuses n'écrivent pas la leur.

Il faut avoir lu le journal depuis le début pour constater le changement stylistique qui s'est effectué. Ce passage qui présente la diariste comme une "petite fille" de 20 ans et si "heureuse" que l'épithète revient trois fois de suite, n'est pas plus représentatif de l'énoncé que de l'énonciation auxquels elle nous a habitués. Deux ans plus tôt, elle manifestait un esprit critique remarquable et parlait d'excès de conscience, d'analyse, et de tendances "révolutionnaires" dans des termes bien choisis tandis que maintenant son "moi" semble se contempler béatement dans ses mots. Les "moi" heureux n'auraient-ils donc pas plus d'écriture que d'histoire? Ou seraient-ils, et c'est là

une "construction" d'analyse que nous proposons, le résultat d'une métamorphose? Une écoute attentive des voix de l'extérieur, c'est-à-dire du milieu social dans lequel évolue ce "moi" va sans doute nous éclairer et nous permettre de resserrer notre analyse.

#### Le monde extérieur

Contrairement à la sexualité qui existe dès le plus jeune âge, la conscience morale n'est pas innée, elle est quelque chose de rajouté après coup. Le petit enfant, nous le savons, est amoral et, chez lui, les impulsions qui tendent vers le plaisir ne rencontrent aucune inhibition intérieure. Une puissance extérieure représentée par les parents jouera cependant ce rôle qui, plus tard, incombera au surmoi. La conscience morale n'est toutefois qu'un des éléments qui constitue le surmoi et nous verrons plus loin comment ce dernier se fonde de l'autorité parentale mais pour l'instant, ce sont les impératifs extérieurs eux-mêmes dans leurs rapports au "moi" qu'il importe d'évaluer pour expliquer les modifications qui surviennent et qui nous étonnent dans le comportement de

la diariste et dans l'écriture de son journal.

### La loi de la mère

Dès la toute première entrée de son journal, la narratrice présente un conflit qui se répétera et s'accroîtra de jour en jour pour ne prendre fin que six ans plus tard par la réconciliation déjà mentionnée. "...j'en ai vu, disait Henriette à 14 ans, me conseiller une humeur moins capricieuse entre deux...rages. Oui, c'est comme ça"(p.21). Elle fait alors allusion à sa belle-mère, la deuxième femme de son père, une personne autoritaire avec qui Henriette est toujours en désaccord. Cette instance, de par sa situation d'autorité, s'impose de façon arbitraire et prend symbole de loi, une loi qui les sépare radicalement l'une de l'autre et crée les deux pôles mère/fille. La distance ainsi fondée se perçoit d'ailleurs clairement dans le passage suivant:

Elle (la mère) une ancien régime, l'autorité, "toutes les autorités justes ou injustes" il faut courber la tête. Moi, un nouveau régime avec l'horreur de la tyrannie (...) Elle, une austère, moi le contraire. Elle, une personne froide et si raisonnable. Moi une ardente, une impulsive, une

capricieuse (p.186).

Dans ce passage, les "elle" et les "moi" se répétant en anaphore marquent l'écart qui sépare les deux instances. Les "elle" pour désigner la mère sont d'ailleurs incalculables dans tout le récit. De plus, des syntagmes péjoratifs définissant la mère comme la "haute autorité"(p.23), "l'ogresse du comte", "l'austère mère" (p.91), "ma belle-mère"(p.83), "ma chère Madame" (p.103), "l'humeur de Madame"(p.298) ou "l'arbitresse de ma destinée" (p.298) montrent un point perspectif révélateur de cette forte opposition.

La tonalité rend également compte de la distance entre le "moi" et le "elle". Tandis qu'Henriette a le plus souvent la parole coupée, la mère, "elle", a une "parole dure", un "ton" qui est "sec"(pp.152-153) et qui fait "du beau tapage"(167). Les communications de la mère avec la fille sont de l'ordre des "gronderies"(p.231). Henriette écrit ironiquement, "les dominicains prêchent, ma mère gronde" (p.179). Parce que la voix de l'autorité maternelle sera aussi la voix de l'autorité religieuse: le prédicateur a "une voix nasillarde"(p.134), tout comme la mère a "une voix criarde et râpeuse"(p.81). A 21 ans, Henriette analyse la dimension des ravages que ces

rapports inégaux ont provoqué sur sa personnalité:

Je suis timide et trop souvent je me tais, quand il serait mieux de parler. (...) Alice et moi, nous avons poussé comme de petits champignons, cachant nos impressions, nos chagrins, nous sauvant toujours pour être plus libres tant nous étions gênées et réprimées avec les grandes personnes. (p.324)

### La religion

L'autorité maternelle n'est cependant pas la seule à agir sur le "moi", elle est fortement secondée par l'autorité religieuse et, en particulier, celle du couvent où l'image de la mère se répercute en autant de visages qu'il y a de matières pédagogiques; chaque visage imposant ses lois et ses restrictions sur le "moi" au nom de l'ordre et de la discipline d'un groupe. A l'âge de 16 ans, au moment où Henriette se prépare à entrer au couvent pour passer l'année "prisonnière", elle fait preuve d'une impressionnante lucidité sur l'avenir de sa personnalité, c'est-à-dire de son "moi":

Oh! petite moi tu seras relâchée, surveillée, gardée, couvée. On voudra t'emmoûler, te pétrir, te perfectionner. On te prendra tout de toi: ton temps, ta volonté, tes goûts, on cherchera à voler tes impressions, à diriger tes affections, à assouplir ton caractère. (...) Hélas, si on réussit, tu ne seras plus toi (p.126)

De tels passages confirment notre hypothèse sur la métamorphose possible du "moi" telle que mentionnée dans notre introduction. Ainsi, que l'extérieur réprime le "moi" et que la personnalité d'Henriette ait eu à affronter celle de la mère et la vie monastique en accusant des modifications de comportement, cela semble évident et se lit, de façon assez explicite, dans tout le récit quotidien. Mais ce qui est moins flagrant et beaucoup plus subtil, c'est la façon dont ces forces extérieures s'intériorisent pour agir avec encore plus de rigueur sur le "moi" et lui imposer ses valeurs héréditaires. Car, selon Freud; "Le surmoi de l'enfant ne se forme pas à l'image des parents, mais bien à l'image du surmoi de ceux-ci; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeur qui subsistent ainsi à travers les générations"(1). Pour notre analyse, le point d'intérêt de cette intériorisation demeure son organisation littéraire au sein du système d'énonciation.

### L'intériorisation du surmoi

La pulsion scopique participe de cette organisation. Nous ne sommes pas en présence d'un regard posé par la diariste sur des objets mais d'un regard subi, cette dernière apparaissant comme objet regardé ou se sentant constamment sous le poids d'un regard étranger, dans la position de "se faire voir"(2). La mère pose sur elle "des yeux durs" (p.34), des "regards froids"(p.37) regard distant qui, à un certain moment, rappelle l'oeil de Dieu poursuivant Caïn; c'est ce qui semble se produire lorsqu'elle dit parler avec Maurice en supposant "le flamboyant oeil maternel(...) caché derrière un rideau" (p.86). L'article indéfini dit que ce regard vient d'un lieu non déterminé et que, de plus, c'est un oeil voilé par un "rideau", donc de provenance incertaine et étrange. En dehors de la mère, le regard prend souvent l'aspect d'un observateur ou même d'un inquisiteur de conscience. La Soeur du P.S. a "un oeil scrutateur qui semble toujours vous chercher"(p.22), le pianiste Robinson examine Henriette avec un regard "inquisiteur" (p.121), et Maurice a "des yeux chercheurs... qui scrutent"(p.129). Cette

constante du regard de l'Autre sur le "moi" un peu farouche dont les yeux sont une seule fois décrits comme "chercheurs et tristes"(p.96), c'est-à-dire comme étant eux-mêmes inquisiteurs, cette constante traduit justement la nature de la pulsion scopique qui est la manifestation du sujet lui-même, du sujet se projetant dans le regard du regardant: "la pulsion scopique, dit Lacan, est tout entière à prendre dans le sujet, dans le fait que le sujet se voit lui-même"(3). Selon nous et conformément à l'écoute que nous favorisons et qui est celle du "moi" freudien, il s'agirait plutôt du "moi" se sentant regardé par le surmoi, un surmoi qui prend le visage environnant mais jamais celui du miroir car le "moi" ne se regarde pas, il se sent regardé par tous et de partout; il est toujours sous le joug d'un oeil inquisiteur, qu'il soit celui de Dieu ou de la Loi du dehors relevant du principe de réalité.

Le "pro-nom"(4), selon la conception lacanienne, est un des symboles privilégiés pour représenter le sujet en tant qu'élément qui manque et qui s'inscrit sous l'espèce d'un tenant-lieu; car pour Lacan, si le sujet est manquant, cela ne veut pas dire qu'il soit absent. Au sens étymologique du terme, les pro-noms ont donc pour mission

"d'assurer la représentation symbolique du sujet dans son discours"(5). Dans le genre autobiographique, que ce soit l'autobiographie proprement dite, les mémoires ou le journal intime, cette fonction de représenter le sujet est confiée au "je". Le "tu", le "il", le "nous", n'y apparaissent que de façon sporadique et prennent, selon le contexte, une signification spécifique. On relève cette particularité à plusieurs reprises dans l'oeuvre que nous étudions et bien que la diariste écrive généralement à la première personne, il arrive qu'elle se serve de la deuxième personne, et ce, plus particulièrement au sein de monologues intérieurs. Encore là, c'est au sujet divisé que nous sommes ramenés et à un "tu" qui se soutient de l'instance surmoïque. Pour un instant, le "moi" cesse sa lutte avec le surmoi et cherche à le prendre pour modèle: "Vilaine égoïste, se dit Henriette. Va, file ta petite vie frivole et gaie, je te défie bien de savoir te dévouer comme celle que tu oses blâmer"(p.60). Le défi lancé au "moi" est un défi lancé au monde extérieur ici représenté par le "celle" de la mère, mais ailleurs, le même "tu" moralisateur revient comme censeur: "...pharisienne, va. Et tu prendras encore des airs, tu te grimperas sur tes échasses pour juger les autres"(25). C'est toujours le monde extérieur mais cette fois, celui du couvent puisque

la sévérité du "tu" surmoïque survient après une attitude désagréable du "moi" envers "une petite dinde de postulante". L'utilisation de ce procédé stylistique au sein d'un récit autobiographique servirait donc, selon nous, de tenant-lieu linguistique au conflit psychique et non seulement au sujet comme le voit Lacan mais au "moi" divisé tel que nous le définissons depuis le début. Bien que son centre d'intérêt ne soit pas la psychanalyse, le théoricien Philippe Lejeune écrit dans Je est un autre qu'à l'aide du pronom "tu", "...on instruit son propre procès, on parle à son moi comme si on était son surmoi" (6).

Le "nous" qui s'y trouve également réunirait, d'après cette théorie, les deux instances du moi et du surmoi, ce qu'on peut lire assez clairement quand Henriette, prenant son courage à deux "moi", se dit stoïquement: "Et bien, recommençons puisqu'avec nous c'est du recommencement toujours et que nous ne savons pas continuer"(71).

En plus de la pulsion scopique et du pro-nom, une autre manifestation du surmoi intériorisé apparaît, croyons-nous, dans ce qu'on pourrait appeler le symptôme de la "parole donnée". Par la promesse faite à la mère de

ne pas écrire à Maurice, le "moi" paraît vouloir se mesurer au surmoi, il semble chercher ses propres barrières en obéissant à une loi distincte qui serait plutôt de l'ordre du masochisme que du respect obligatoire voué à une réalité extérieure. Ce qui se joue dans cette promesse, ce n'est plus le rapport du "moi" au surmoi parental mais celui d'une force surmoïque commandée de l'intérieur: "Ce que je m'en fiche d'elle (la mère), mais je ne puis me fier de ma parole et j'ai promis de ne pas écrire(...)comme c'est difficile de se résister"(80). Il y a une part de défi dans cette parole donnée et scrupuleusement tenue; une part qui se lit assez clairement dans le syntagme "se résister". Poussé à la limite, le respect de cette promesse lui fera s'interdire une seule parole aimable au bas d'une page: "...ça, dit Henriette, je ne puis me le permettre, cela sortirait de mon rôle de secrétaire et serait manquer sérieusement à ma promesse. Hé! conscience"(164). Or la conscience, nous l'avons déjà vu, est une partie de l'instance surmoïque. Les raisons pour lesquelles cet interdit est créé sont par ailleurs peu convaincantes et le raisonnement que la diariste élabore pour justifier sa promesse repose sur un syllogisme sans prémisse valable: "il a fallu promettre ou bien j'avouais mon intention de lui écrire"(70). Une fois

cette parole donnée cependant, Henriette ne peut plus s'en défaire, celle-ci s'appuyant sur des valeurs reçues et irrévocables: "...je n'ai pas la résolution nécessaire pour la mettre de côté cette stupide promesse. Elle me tient par ce que j'ai d'honneur et de loyauté"(202). A partir de ces énoncés, il nous est permis de penser que la parole donnée et comme nous l'avons vu, donnée sans beaucoup de résistance, fait fonction de censure et de loi face au désir du "moi" de communiquer par écrit avec l'objet de ce désir. Il y a donc refoulement et le refoulement, comme nous le verrons plus loin, est le rôle qui, dans l'appareil psychique, est rattaché au surmoi. De là, d'une certaine façon, notre lecture de la "parole donnée" comme symptôme d'un surmoi intériorisé.

La notion d'intériorisation du surmoi est toutefois assez ambiguë dans la théorie freudienne. A priori, on serait porté à croire que le surmoi qui s'affronte au "moi" au nom du principe de réalité émanant du monde extérieur, sera plus ou moins fort et intransigeant que ce monde extérieur - qui pour l'enfant est la famille (et le couvent pour Henriette) - sera restrictif et intransigeant lui-même. Or Freud reconnaît que tel n'est pas toujours le cas et que des sujets qui ont eu des parents très souples et très permissifs ont un surmoi tout aussi fort et

parfois plus que ceux dont l'autorité parentale a été impitoyable. Dans le texte qui nous intéresse, cette ambiguïté n'a pas lieu car la mère est très stricte et fait elle-même figure de surmoi; et, quoi qu'il en soit, cette vraisemblable contradiction ne remet pas en cause l'existence d'un surmoi intérieur mais nous oblige à poser la question de son origine.

#### La formation du surmoi: l'oedipe

La formation du surmoi est, pour Freud, l'objet de nombreuses élaborations et la conception de cette instance ne se distingue pas nettement de celles du moi idéal (Idealich) ou de l'idéal du moi (Ichideal). Le surmoi prendrait ses racines, selon l'expérience analytique de Freud, dans le complexe d'oedipe, au moment de l'interdiction de l'inceste. Le petit garçon qui s'identifie au père (moi idéal), veut avoir pour lui la mère que ce même père lui interdit; ce serait à partir de là que se formerait le surmoi. En abandonnant le complexe d'oedipe, l'enfant se voit contraint de renoncer à d'intenses investissements libidinaux qu'il a réalisés sur un parent et c'est par compensation de cette perte

subie que ses anciennes identifications avec ce parent se trouvent renforcées dans son moi. Il y a donc un rapport très étroit entre l'identification, le complexe d'oedipe et la formation du surmoi. On sait, de plus, que le complexe d'oedipe est vécu lors de la phase phallique, dans sa période d'acmé entre trois et cinq ans; que son déclin marque ensuite l'entrée dans une période de latence et qu'il connaît une reviviscence à la puberté pour être finalement surmonté avec plus ou moins de succès par un type particulier de choix d'objet. L'oedipe s'appliquerait aussi bien à la fille qu'au garçon. Aussi, la dimension oedipienne qui est à l'origine de la formation du surmoi et qui se manifeste en particulier au moment de la puberté où le complexe connaît une reviviscence marquée, se perçoit assez clairement dans le journal de la petite Henriette. Malgré une absence constante du père dans la réalité, le récit le rend omniprésent. En somme, si l'énoncé déplore cette absence, l'énonciation prend sa revanche. Dans le champ perceptif, le père est, à l'opposé de la mère, très proche de la narratrice qui le définit comme "ce bon papa"(26), "mon cher papa"(33) "ce cher père-là"(37) ou "mon petit père"(82 et 94). Il nous est possible de lire, à la fois le contraste qui existe entre les deux instances parentales et l'interdiction de

l'inceste par une de ces instances dans le passage suivant :

Heureusement, je trouve papa dans son bureau tout seul et alors, je l'accable de caresses, installée sur ses genoux, je me blottis et je fais semblant de dormir afin qu'il ne bouge pas...mais si elle (la mère) arrive, j'ai vite abandonné ce cher refuge et je file en haut comme si ce n'était pas à moi ce cher père-là.(p.37)

Cette scène qui peint la grande sensualité de la fille envers son père est racontée ici comme un fait coutumier et l'hostilité de la mère comme une évidence: Henriette ne peut laisser libre cours à son attachement paternel qu'en l'absence de la mère. Au moment de son mariage, elle revient, bien qu'elle se soit reconciliée avec sa mère, avec ce reproche, "Notre tendresse pour papa(...) a été coupée par toute la froideur ambiante"(p.324). Dans ces passages, nous retrouvons le profil oedipien tel que dessiné par Freud; d'autant plus qu'Henriette vient d'avoir 15 ans et que le sentiment qu'elle ressent envers celle qui lui interdit le père date de sa "petite enfance" et plus précisément du remariage de son père en 1869 alors qu'elle avait neuf ans. A 19 ans, elle retrace avec mélancolie les souvenirs de ce qu'elle appelle sa "petite vie":

...des souvenirs de tristesse dans cette grande maison; l'arrivée de l'austère-

re et bonne tante Leman, (la mère) (...) le mariage de papa, mes jalousies, ma pauvre petite vie désolée jusqu'au commencement de mon amitié pour Maurice. (217).

Nous pouvons donc penser que le surmoi dont nous relevons les traces dans l'écriture prend sa source dans le complexe oedipien. De plus, le dernier passage dit que l'intérêt à la vie ne réapparaît qu'avec l'arrivée de Maurice, donc d'un nouveau choix objectal qui vient remplacer le père. Les comparaisons de Maurice avec le père sont d'ailleurs nombreuses et le questionnement sur la valeur de l'amour qui lui est adressé se fait toujours à partir de celui qui est adressé au père, "Maurice est mon meilleur ami, le meilleur qui soit après papa"(42), "Il (Maurice) est avec papa le seul être que je trouve absolument sympathique, en qui tout m'attire, les qualités morales, les petits défauts...distingués"(76), ou encore, "Jamais je n'ai eu dans mon coeur un mouvement d'impatience, une pensée de critique ou de reproche pour mon petit père. Je le trouve parfait(...). Je n'ai pas cette perfection de sentiment pour Maurice, je le juge, lui"(p.94).

Si nous voulions tenir compte de tous les aspects du surmoi, il nous faudrait élaborer plus en profondeur le concept d'identification. Nous pourrions alors avancer

qu'Henriette s'identifie au père tout en portant sur lui son choix objectal: elle veut "être comme" lui tout en voulant "l'avoir"(7), tout en voulant le posséder. En grande partie, l'identification et le choix objectal sont indépendants l'un de l'autre mais il arrive qu'on veuille s'identifier à la personne même qu'on a prise pour objet et modifier son "moi" d'après elle. Selon Freud, cette influence de l'objet sexuel sur le "moi" serait particulièrement fréquente chez la femme et caractériserait même la féminité. Le "moi" s'étant vu forcé de renoncer à l'objet, -comme Henriette qui doit renoncer à son père-, se dédommagerait en s'identifiant au dit objet. C'est ce que fait Henriette en posant constamment son père comme modèle de comportement en tout point: "...mon petit père. Je le trouve parfait, et jamais une ombre n'a passé non seulement sur mon affection mais sur mon admiration pour lui!"(p.94) ou, "J'aime mieux la religion de Père qui est bon, charitable, patient, juste. Il ne va pas beaucoup à l'église et c'est un peu triste mais comme Dieu doit l'aimer tout de même"(p.206). La majuscule de "Père" qui le met ici en parallèle avec Dieu, semble vouloir le poser lui-même comme Dieu, comme Père éternel.

Nous pourrions également parler du surmoi tel que Jacques Lacan le définit: un surmoi à deux versants dont

un côté qui dit l'interdiction et l'autre qui dicte la jouissance. En cela, Lacan ne fait que développer une conception déjà présente dans le texte freudien: celle qui veut que le surmoi soit, en partie, lié à l'inconscient ou plutôt que le surmoi prenne sa source dans le ça. Ce serait de ce qu'il prend sa source dans le ça comme désir interdit, désir du père pour Henriette, que se fonderait le surmoi dont l'origine, comme nous l'avons montré, remonte au complexe d'oedipe.

Dans cette première partie du travail, nous avons voulu définir la position du "moi" dans son contexte social d'abord, puis, face au surmoi, aussi bien comme instance déjà intériorisée, (l'autorité parentale et religieuse) que comme instance en voie de formation, (le complexe oedipien). Puisque les forces extérieures et le surmoi sont à la source du refoulement et de ses conséquences, il nous était indispensable, pour poursuivre notre analyse, de bien définir ces positions.

## B- Le principe de plaisir

Nous avons vu que la découverte du "moi" propre est liée au principe de plaisir et que celui-ci détermine le but de la vie en régissant le fonctionnement mental: l'ensemble de l'activité psychique ayant pour but d'éviter le déplaisir et de chercher le plaisir. Le principe de plaisir est un principe économique en tant qu'il cherche à réduire les quantités d'excitation tandis que le déplaisir est lié à leur augmentation. En psychanalyse, les faits qui ont conduit à croire en la domination du principe de plaisir dans la vie psychique, trouvent leur explication dans l'hypothèse selon laquelle l'appareil psychique aurait une tendance à maintenir le plus bas possible, la quantité d'excitation qu'il contient, ou tout au moins, à la maintenir constante. De sorte que si la quantité d'excitation doit être maintenue aussi basse que possible, tout ce qui est propre à accroître celle-ci est forcément ressenti comme opposé à la fonction de l'appareil, donc comme une sensation désagréable. Le principe de plaisir se laisserait ainsi déduire du principe de constance qui a lui-même été révélé par les faits qui, justement, ont

imposé le principe de plaisir.

Pour savoir maintenant quelles sont les circonstances qui empêchent le principe de plaisir d'entrer en vigueur, étant donné qu'il convient à un mode primaire du travail de l'appareil psychique, nous devons aborder les pulsions et le destin des pulsions ainsi que l'instance du ça, que nous n'avons pas encore définie et qui, parce qu'elle exprime la finalité propre de la vie de l'individu, est d'une importance majeure. Mais nous croyons devoir donner, auparavant, quelques notions de l'inconscient tel que découvert par Freud et tel que repris et expliqué par Lacan.

#### La notion d'inconscient

L'inconscient freudien ne correspond en rien aux formes dites de l'inconscient qui l'ont précédé, qui l'entourent encore et qui désignent simplement le pas-conscient ou le plus ou moins conscient. L'inconscient de Freud n'est pas davantage l'inconscient romantique de la création imaginative pas plus qu'il n'est le lieu des divinités de la nuit: "nous qualifions inconscient, dit

Freud, tout processus psychique dont l'existence nous est démontrée par ses manifestations, mais dont, par ailleurs, nous ignorons tout, bien qu'il se déroule en nous"(8). Et pour être plus précis, il ajoute: "nous appelons inconscient tout processus dont nous admettons qu'il est présentement activé sans que nous sachions, dans le même moment, rien d'autre sur son compte". L'expérience analytique permet cependant à Freud de distinguer deux sortes d'inconscients: le préconscient qui n'est que latent et qui, très souvent, est susceptible de devenir conscient et l'inconscient qui ne subit cette transformation que très difficilement et parfois même jamais. Ainsi, l'inconscient freudien ne peut se décrire que d'après des manifestations qui apparaissent dans les actes manqués ou dans les rêves, c'est-à-dire que la conception de l'inconscient repose sur les preuves de son existence, sur des déductions. Chez l'être sain aussi bien que chez le malade, il se produit souvent des actes psychiques qui, pour s'expliquer, doivent présupposer d'autres actes qui, eux ne bénéficient d'aucun témoignage de la conscience. Pour étayer sa thèse d'un état psychique inconscient, Freud ajoute que la conscience ne peut comporter par moment, qu'un contenu minime et que, mise à part celui-ci, la grande partie de ce que nous nommons connaissance

consciente se trouve alors pendant de plus longues périodes dans un état d'inconscient psychique; si, à partir de là, nous tenons compte de tous nos souvenirs latents, il nous est impossible de contester l'inconscient. Ces derniers étant indubitablement le reste d'un processus psychique.

Comme pendant à cette notion de "preuve" qui dirige Freud sur la voie de l'inconscient, Jacques Lacan introduit la fonction de la "cause". "Chaque fois que nous parlons de cause, d'après Lacan, il y a toujours quelque chose d'anticonceptuel, d'indéfini"(9). Il y a, au niveau de la cause, quelque chose qui "cloche". Si on affirme, par exemple, que les miasmes sont la cause de la fièvre, il y a un "trou", ça ne veut rien dire. Selon lui, l'inconscient freudien se situe à ce point de la "clocherie", de la "béance". Il y a une faille entre la cause et ce qu'elle effectue, ce qu'elle produit comme effet, quelque chose de non-réalisé. L'inconscient se manifestant alors à nous comme quelque chose qui se tient en attente dans "l'aire", quelque chose de l'ordre du "non-né".

En somme, pour Freud aussi bien que pour Lacan, c'est le mode d'achoppement sous lequel apparaissent le rêve, le mot d'esprit ou l'acte manqué qui est révélateur

d'inconscient. Dans une phrase écrite ou prononcée, quelque chose vient à trébucher et c'est ce phénomène qui intéresse la psychanalyse puisque c'est là que l'inconscient se trouve, là où quelque chose cherche à se réaliser, là où un "je-ne-sais-quoi"(10) apparaît et c'est, en même temps, ce par quoi un sujet se sent dépassé. En dehors de lui, quelque chose se manifeste comme une vacillation: "c'est la révélation qu'au niveau de l'inconscient il y a quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet- ça parle, et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient, qui perd ainsi ce qui paraissait son privilège"(11). Pour Lacan, c'est dans la dimension d'une synchronie que nous devons situer l'inconscient, au niveau du sujet de l'énonciation: dans une phrase, dans une interjection, dans un impératif ou dans une invocation, il s'agit toujours du sujet en tant qu'indéterminé, du sujet à découvrir. C'est à partir de ces notions qu'un texte peut nous révéler un sujet et nous verrons plus loin comment se présente cette révélation dans le journal d'Henriette. Mais auparavant, il faut noter encore que Lacan situe dans l'inconscient un discours qui se perd autant qu'il se retrouve. "L'inconscient est ce discours de l'Autre où le sujet reçoit, sous la forme inversée(...)

son propre message oublié"(12). L'Autre, pour Lacan, c'est l'autre scène de Freud pour qui l'inconscient apparaît à travers des manifestations qui ne sont pas reliées au reste de la vie psychique du "moi" et qui doivent être jugés comme s'ils appartenaient à une autre personne. Si le discours peut révéler un message oublié, c'est qu'il peut laisser s'échapper une part d'un matériel refoulé et bien conservé tout au fond de cet Autre qu'est l'inconscient. Non seulement l'inconscient existe mais il est le lieu du sujet; un sujet qui se présentifie dans le discours et la parole de l'analysant. Si nous voulons suivre la trace d'un sujet dans l'énonciation, il nous faut analyser ses manifestations, les interpréter et proposer des constructions.

### Le ça

L'instance du ça est la seule des provinces dont est constitué l'appareil psychique qui soit entièrement située uniquement dans l'inconscient. Il y a bien dans le moi et le surmoi des parties inconscientes, mais elles ne sont pas primitives et irrationnelles comme celles du ça. En fait, c'est par l'étude du ça qu'a commencé la recherche psychanalytique, elle en est donc la partie la

plus ancienne et la plus importante.

C'est Georg Groddeck, dans Le Livre du Ça, qui, le premier, parle d'un phénomène étrange qui échappe à l'être dans son comportement:

Je pense, dit-il, que l'homme est vécu par quelque chose d'inconnu. Il existe en lui un "Ça", une sorte de phénomène qui préside à tout ce qu'il fait et à tout ce qui lui arrive. La phrase "Je vis..." n'est vraie que conditionnellement; elle n'exprime qu'une petite partie de cette vérité fondamentale: l'être humain est vécu par le Ça" 13.

Nous ne pouvons nous empêcher de noter, en passant, une affirmation d'Henriette qui prouve justement qu'elle est souvent "vécue" plus qu'elle ne vit:

"Oui, c'est étrange mais c'est comme ça! Je n'y comprends rien, mais je le fais comme ça, parce qu'il le faut. Ça me le dit."(p.40)

Freud définit le ça comme étant la partie obscure et impénétrable de la personnalité et le compare à un cheval sauvage qu'un cavalier -en l'occurrence, le "moi"- doit réfréner. Encore là, Henriette confirme la théorie avant la lettre:

Mon Dieu! je suis difficile à "mener", je me fais l'effet d'un jeune cheval nerveux, toujours prêt à dresser les oreilles, à s'emballer et même à ruer(p.84).

Le ça impératif ignore la contradiction et les processus qui s'y déroulent n'obéissent pas aux lois

logiques, de la pensée et il va de soit qu'il ignore également les jugements de valeur et la morale. Il est dominé par le facteur économique ou quantitatif intimement lié au principe de plaisir et il contient toutes les charges instinctuelles qui tendent à se déverser. Car c'est la puissance du ça qui exprime la finalité propre de la vie de l'individu, c'est elle qui tend à satisfaire ses besoins innés. Constituant le pôle pulsionnel de la personnalité, il n'a pas, comme le "moi", pour finalité de conserver la vie ni de protéger contre les dangers. Il n'y a, dans le ça, aucun indice de l'écoulement du temps et aucune modification du processus psychique au cours de ce même temps. Ainsi, les désirs et les impressions qui y sont restés enfouis à la suite du refoulement s'y retrouvent-ils tels qu'ils étaient au bout de longues années, ils y sont virtuellement impérissables. Ajoutons enfin, pour bien le situer par rapport aux deux autres instances, qu'il représente avec le surmoi le rôle du passé: le ça, celui de l'hérédité et le surmoi, celui de la tradition, tandis que le "moi" est déterminé surtout par l'actuel et l'accidentel, c'est-à-dire par ce qu'il a lui-même vécu.

### Les pulsions versus l'amour

Le nom de pulsion est donné aux forces qui animent l'arrière-plan des besoins impérieux du ça; c'est la pulsion, qui représente les exigences d'ordre somatique dans le psychisme. Le concept de "pulsion" apparaît donc comme un concept limite entre le psychique et le somatique, et comme représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps. C'est là, en conséquence de sa liaison au corporel, une mesure de l'exigence du travail imposé au psychique. Freud distingue, parmi les caractères de la pulsion, la poussée et le but, deux caractères liés: le but étant la décharge d'une tension et la poussée, la manifestation de cette tension. L'état d'excitation étant à la source de la pulsion, son but ne peut en être que la satisfaction. Pour ce qui est de son objet, c'est-à-dire ce par quoi la pulsion peut atteindre son but, Freud insiste sur le fait qu'il est infiniment substituable et qu'il peut être n'importe quoi. Dans l'analyse, cet objet est un point de fixation imaginaire donnant satisfaction à une pulsion sous quelque registre que ce soit.

Après avoir parlé de pulsions du moi, de pulsions de vie et de pulsions de destruction dans Métapsychologie,

Freud finit par ne distinguer dans Abrégé de psychanalyse, que deux pulsions fondamentales: l'"Eros", dont le but est de chercher à établir une plus grande unité pour assurer la conservation de soi et de l'espèce, et la "pulsion de destruction" appelée également "pulsion de mort" et dont le but est de ramener ce qui vit à l'état inorganique. Ces deux pulsions fondamentales sont cependant, dans les fonctions biologiques, ou bien antagonistes, ou bien combinées: l'acte sexuel étant, par exemple, une agression qui vise à accomplir l'union la plus intime et à assurer la conservation de l'espèce.

Tout au long de sa recherche et de son oeuvre, Freud accorde toutefois, dans le conflit psychique, une place majeure à la pulsion sexuelle; il découvre et s'exerce à faire la preuve que cette dernière constitue, dans l'inconscient, l'objet privilégié du refoulement. Dans son ensemble, la pulsion sexuelle peut être analysée en un certain nombre de pulsions partielles rattachées à une zone érogène déterminée. Il admet d'abord la pulsion orale et la pulsion anale et, plus tard, Lacan ajoutera la scopique et l'invocante. D'autre part, le nom de "libido" est donné à l'énergie psychique sous-tendant les pulsions de vie et les pulsions sexuelles tout spécialement. L'amour serait, selon cette théorie, l'expression de la

tendance sexuelle totale et non une simple pulsion partielle de la sexualité au même titre que les autres. L'amour provient de la capacité du "moi" à satisfaire une partie de ses motions pulsionnelles d'une manière auto-érotique par l'obtention d'un plaisir d'organe. A ce premier stade, l'amour est narcissique. Il s'étendra ensuite vers des objets incorporés par le "moi", objets qui seront pour lui source de plaisir.

Dans le journal qui nous intéresse, on peut constater que, comme dans la plupart des journaux de jeunes filles, le thème de l'amour constitue l'axe central du texte. C'est autour de Maurice, en tant qu'objet d'amour, que gravite le discours. S'agit-il, comme l'affirme Marie-Françoise Luna dans son étude de trois journaux de jeunes filles: "d'apprivoiser, par l'examen et la rumination mentale, les monstres troublants de l'amour et du sexe"(14)? nous ne le savons pas, mais nous pouvons voir que Maurice fait son apparition à la troisième page du récit et qu'il y reste omniprésent jusqu'à la dernière page. Il est la cause première des pulsions amoureuses d'Henriette et sa présence provoque extérieurement les tensions entre l'autorité et le "moi" et, intérieurement, entre le ça et le surmoi:

Il (Maurice) avait ce soir dans les yeux cette expression si tendre qui me

ferait faire des folies, si tous les saints du Paradis et tous les Sages(?) de la terre ne s'unissaient pour nous séparer. Comme il ne se doute pas de l'influence qu'il exerce sur moi, il me reproche ma timidité et ma réserve "farouche". (p.173)

A aucun endroit dans le texte, il n'est cependant question de sexualité et jusqu'à son mariage, elle restera ignorante des "mystères de la vie". Elle le souligne d'ailleurs avec un regret à peine contenu:

Maintenant une nouvelle vie va commencer, une vie en partie cachée par un voile que personne ne soulève pour moi.  
(324)

Aussi bien, les sensations et les sentiments qui animent le "moi" restent toujours obscurs et ne se formulent que sous le couvert ambivalent de l'amour et de l'amitié. Henriette est profondément troublée parce qu'elle n'arrive pas à définir ses sentiments; elle est constamment tiraillée entre son désir de voir Maurice et celui de le fuir. Elle est pourtant habitée par Maurice: elle compte les jours qui la séparent de lui et les minutes qu'elle passe à ses côtés. Son conflit intérieur est constant, et le "moi" n'arrive pas à comprendre les exigences d'un ça dont les pulsions sont constamment aux prises avec la sévérité du surmoi et les interdits du monde extérieur sans qu'elle ne sache jamais vraiment ce qui se passe en elle:

Je ne sais pas pourquoi je l'aime, pourquoi son regard, sa voix ou même son nom entendu par hasard, me remue d'une émotion si douce et si forte, que je me sens une autre quand elle me domine. (p.185)

### C- Le refoulement

C'est sur la théorie du refoulement que repose tout l'édifice de la psychanalyse. Sa fonction dans le champ psychique est donc d'une grande importance. A côté de l'Inconscient qui est un terme descriptif et indéfini sous bien des rapports, un terme plutôt statique, le refoulé, de par son implication dans le jeu des forces psychiques, prend un sens dynamique. Son rôle est de protéger le "moi" qui, sur l'ordre éventuel du surmoi, doit refuser d'obéir à un investissement pulsionnel venu du ça. Le cours de l'excitation visée dans le ça est ainsi privé de tout aboutissement par le "moi" qui réussit à l'inhiber ou à le dévier et le plaisir attendu de satisfaction est ainsi transformé en déplaisir par le processus de refoulement. Par ce mécanisme particulier de défense, le "moi" obtient que la représentation porteuse de la motion désagréable soit empêchée de parvenir à la conscience. Le caractère du refoulé consiste, en effet, en

ce qu'il ne peut atteindre à la conscience malgré son intensité.

Freud distingue deux étapes de refoulement: "le refoulement originaire", phase pendant laquelle le représentant psychique de la pulsion se voit refuser la prise en charge par le conscient et le refoulement proprement dit ou "refoulement après coup" qui concerne les rejetons psychiques du représentant refoulé. Parce qu'il est dans la nature de la pulsion d'être continuellement active et que le refoulement ne peut pas être conçu comme un processus intervenant une fois pour toute, le "moi" est condamné à assurer son action défensive par une dépense permanente d'énergie. A ces deux phases s'ajoute une troisième, celle du "retour du refoulé" qui se présente sous forme de symptômes, actes manqués, rêves etc.

On peut croire que c'est ce caractère inconscient du refoulé qui fait qu'Henriette ne parvient pas à s'expliquer l'étrangeté de son comportement. Quand elle a quinze ans, elle ressent de la peur et de la crainte face à ses désirs pour Maurice:

...j'ai eu peur de rencontrer Maurice.  
Peur de le rencontrer? Quand je le désire tant?(...) Je n'y comprends rien.  
(p.40)

ou encore: Jos insiste souvent pour que j'entre

chez elle, mais je résiste à cette grosse tentation, toujours dans la crainte de rencontrer Maurice que je voudrais tant voir!(p.45).

Ce questionnement est, de plus, teinté de mystère, un mystère sur lequel elle se pose lettre après lettre: "Mystère ça s'ép~~ile~~ avec un m, un y, un s, un t, un e, re...!". Plus d'un an plus tard, elle ne sait toujours pas à quoi s'en tenir mais elle est plus consciente de sa résistance dans le conflit:

Mais si c'est vrai que je suis attirée vers lui, c'est également vrai que je résiste à cette attirance, je voudrais autant ne pas l'aimer que je me sens capable de l'aimer.(p.76)

A dix-sept ans, ces sentiments ont fait place à une notion de conscience morale?

Comme je suis tiraillée entre mon désir de le (Maurice) voir, mon honnêteté naturelle et ma fichue de conscience.  
(p.144,)

Et à dix-huit ans, elle en arrive à se méfier des forces qui la gouvernent à son insu et sa crainte n'est plus de faire face à ses désirs mais de ne pas pouvoir y résister comme si le surmoi devait s'armer devant les exigences du ça:

L'embarras quand je me laisse être gentille, c'est que je crains de l'être trop.(p.185)

On peut constater une progression du refoulement des

pulsions sexuelles dirigées vers Maurice qui, en tant qu'amoureux, est susceptible de les satisfaire. Mais Henriette devient de plus en plus sévère sur "le chapitre des...baisers", et pousse la censure jusqu'à chercher à vaincre le désir en désincarnant son objet. Tenant dans ses mains une lettre de Maurice destinée à Jos et dans laquelle il a quelques "petites caresses" à son intention, elle écrit:

Moi, j'embrasse la lettre parce qu'il n'en saura rien et qu'elle est un peu de lui, le "lui" que je puis embrasser: son esprit, son coeur!(p.219)

Et encore plus tard, alors qu'elle reconnaît que l'amour la "possède", et que les baisers de Maurice lui laissent une "étrange impression de bonheur et d'angoisse", elle voudrait, si ce n'était de lui faire de la peine, lui demander de cesser ces caresses bien qu'elle n'en connaisse toujours pas la raison: "je les désire et je ne sais pas pourquoi je veux en même temps que je ne veux pas."(241) Devant l'incompréhension de Maurice qui ne s'explique pas ses scrupules et ses résistances, elle est d'ailleurs sans réponse: "je ne saurais pas les lui expliquer car je ne les comprends pas moi-même"(p.251)

Malgré tous ces questionnements, il est un fait qui est évident, c'est qu'au tout début de son journal, alors qu'elle n'a que quatorze ans, Henriette obéit bien malgré elle aux convenances: "j'y rencontrai Maurice à qui j'aurais volontiers sauté au cou si nous étions des sauvages. Mais les convenances, mademoiselle. C'est un garçon et on n'embrasse pas ça les garçons. Pourquoi? Vas-y voir!"(p.28), tandis qu'à dix-neuf ans, elle se plie à une force intérieure incompréhensible qui gouverne ses comportements sans qu'elle puisse se les expliquer. Quant à nous, nous pouvons voir, dans cette transformation, une des manifestations des forces surmoïques intériorisées, et penser que les pulsions sexuelles qui, toutes, ont Maurice pour objet, sont refoulées inconsciemment sans que le "moi" ne puisse comprendre pourquoi, d'où toutes ses interrogations sans réponses et d'où l'étrangeté du comportement amoureux d'Henriette.

#### D- conclusion

Dans ce premier chapitre, nous avons essayé de situer le "moi" dans son rapport avec les deux autres instances de l'appareil psychique que sont le surmoi et le ça et également avec le monde extérieur.

Le surmoi étant particulièrement lié à l'hérédité et à l'autorité parentale, il se laisse saisir plus facilement. C'est surtout la mère qui représente le monde extérieur et sa loi. Elle interdit Maurice à Henriette comme elle lui interdit le père et elle se trouve, de ce fait et sur tous les plans, à l'origine même du surmoi. Ce dernier mène une lutte acharnée au ça et le "moi" ne trouve la paix que le jour où il voit les deux instances se concilier, c'est-à-dire le jour où le surmoi s'alliera et vaincra le ça en lui offrant la seule voie possible à la réalisation de ses exigences pulsionnelles: le mariage. Ce jour-là, Henriette développe une grande amitié pour sa mère et non seulement cette amitié lui paraît naturelle mais elle ne s'explique pas ses sentiments antérieurs pourtant si évidents dans tout son récit: "C'est étonnant comme je deviens amie avec maman. Etais-je ensorcelée avant? Suffisait-il de son attitude vis-à-vis de Maurice pour nous

séparer à ce point? Je ne cesse de me demander comment nous avons pu si peu nous entendre et nous comprendre?"(p.317)

Nous avons vu que la pulsion sexuelle existe par elle-même sans qu'elle n'ait besoin d'un objet particulier et que celui-ci peut être un point de fixation imaginaire quelconque, son but étant avant tout d'obtenir satisfaction. Il s'est fixé sur Maurice comme il s'était fixé sur le père et comme il s'était d'abord fixé sur lui-même en étant narcissique. Pour Henriette Dessaulles, Maurice a été celui qui était là, dès sa tendre enfance, pour la consoler de la perte de l'amour du père tel qu'elle le désirait et tel qu'il lui était interdit. Ainsi, Maurice sera tout: son ami, son amour et son mari.

Pendant les nombreuses années qui ont précédé l'acceptation de ce ~~moi~~ objectal, le "moi" a dû cependant refouler tous les désirs venus du ça inconscient et résister à toutes ses manifestations et ce, en se conformant aux exigences tant parentales et religieuses que surmoïques au risque de subir des transformations majeures de son identité, au risque d'accuser, en tant que "sujet" propre, une perte de son essence.

Nous nous intéresserons, dans le deuxième chapitre, à ce "sujet" refoulé en essayant de percer le mystère de sa présence dans le "dit" du journal mais surtout, dans la

façon qu'il a de se "dire", c'est-à-dire dans le travail  
d'écriture qui s'offre à nous en tant que lecteur.

Références:

- 1 - Sigmund Freud, Nouvelles conférences de psychanalyse, Paris, Gallimard, 1971, p.91
- 2 - Jacques Lacan, Le Séminaire. livre XI, Paris, Seuil, 1973, p.177
- 3 - Le Séminaire. livre XI, op.cit.,p.177
- 4 - Joel Door, Introduction à la lecture de Lacan, Paris Denoel. Collection l'Espace analytique, 1985, p.137
- 5 - Joel Door, op.cit., p.137
- 6 - Philippe Lejeune, Je est un autre, Paris, Seuil, 1975, p.136
- 7 - Nouvelles conférences, op.cit.,p.86
- 8 - Nouvelles conférences, op.cit.,p.95
- 9 - Le Séminaire. livre XI, op.cit.,p.25
- 10- Le Séminaire. livre XI, op.cit.,p.27
- 11- Le Séminaire. livre XI, op.cit.,p.27
- 12- Jacques Lacan, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p.439
- 13- Georges Groddech, Le Livre du Ça, Paris, Gallimard, 1973 p.20
- 14- Le journal intime et ses formes littéraires, Actes du Colloque de septembre 1975. Textes réunis par V.Del Litto, Genève, Librairie Droz, 1978, p.299

## CHAPITRE 11

Le sujet et son échappéeLe sujet de l'inconscient

Le sujet dont parle Freud dans son "Wo es war, soll Ich werden" est un sujet qui doit rejoindre le ça. C'est donc dans l'inconscient qu'il doit advenir et qu'il doit trouver sa réalité. Nous savons par ailleurs que l'inconscient est un champ qui ne se manifeste qu'indirectement et que nous devons, pour y parvenir, nous mettre à la quête de ses manifestations. Le sujet de l'inconscient s'inscrit alors dans cette même dynamique et ne se laisse cerner que par les preuves de son existence présentes dans la parole ou dans l'écrit.

Pour Lacan, l'inconscient, c'est le discours de l'Autre. Or, quand il affirme que "le sujet dépend du signifiant et que le signifiant est d'abord au champ de

l'Autre"(1), il entend que le sujet se trouve au niveau de l'inconscient et qu'il est sujet du signifiant ou plutôt de la chaîne signifiante qui nous permet de le retracer bien qu'il soit indéterminé: "Si on le saisit dans sa naissance au champ de l'Autre, la caractéristique du sujet de l'inconscient est d'être, sous le signifiant qui développe ses réseaux, ses chaînes et son histoire, à une place indéterminée"(2). Remonter les chaînes du signifiant sans avoir une détermination précise devient une question d'interprétation mais une interprétation qui ne doit pas se plier à tous sens; elle ne doit désigner qu'une seule suite de signifiants.

Lacan parle également de "sujet du désir", cette conception venant de ce que le changement et le mouvement constituent le principe même du désir et que, dans la pensée philosophique, le concept de sujet a justement été introduit pour tenter de saisir ces mêmes éléments que sont le mouvement et le changement. Seul se meut ce qui est imparfait, ce qui manque de quelque chose. Dieu, de par sa perfection et sa plénitude n'a rien à désirer, il est immobile. C'est cette pensée d'Aristote que Lacan propose sur le plan de l'inconscient: pour le sujet du désir, c'est le désir de combler un manque. Dans la conception la-

canienne, "chaque signifiant est sans doute absolument différent de tous les autres, mais par là même lui est équivalent et identique; et (c'est) lorsque cette essentielle identité et équivalence de tous les signifiants est posée, qu'émerge le signifié (...et qu') apparaît le "sujet du signifiant", comme ce qui demeure identique à travers la diversité de la chaîne signifiante, portant le désir qu'elle suppose"(3).

Alain Juranville établit une distinction entre désir et pulsion mais ni Freud ni Lacan ne le font vraiment. La différence que nous pouvons relever se situe, en réalité, entre le manque et la demande: la pulsion étant de l'ordre de la demande et le désir ayant un rapport avec le manque. Les deux cherchant ainsi, soit à combler quelque chose, soit à satisfaire un besoin. Ils ont, somme toute, à se compléter de part et d'autre.

Nous avons vu que, dans sa complexité, l'appareil psychique est le lieu d'un combat qui permet peu au sujet et à son désir de se manifester. Le surmoi, comme une "bouche dévorante", ne laisse pas aux forces pulsionnelles du ça la possibilité de se satisfaire: ses désirs sont ainsi refoulés dans l'inconscient en provoquant des comportements

moïques imprévisibles et difficilement explicables. Ainsi Henriette se perçoit elle-même comme un être énigmatique et mystérieux qui ne se connaît pas plus que les autres ne la connaissent. Jusqu'à un certain point, elle est effrayée de ses propres réactions et quand, à la veille de son mariage, elle a la "vanité" de se laisser faire la cour par les autres hommes, elle se sent triste et indignée sans trop comprendre ce qui se passe en elle:

A quoi servent la délicatesse, la pureté, la noblesse de mon amour, si elles ne peuvent me délivrer des mesquineries d'une vanité dont je me croyais exempte. Oh, les abîmes en nous! (p.315)

### Le défoulement

Le terme "défoulement" n'appartient pas à la psychanalyse qui utilise plutôt l'expression "retour du refoulé" en se basant sur le caractère indestructible que Freud a toujours accordé aux contenus inconscients. Son idée que les symptômes s'expliquent par un retour du refoulé s'affirme, en effet, dès ses premiers textes. Il nous a semblé toutefois que ce terme ne convenait pas tout à fait au sentiment de révolte que nous voulions lui faire recouvrir et qui nous paraissait dévoiler les manifestations d'un sujet sans doute inconscient mais par des actes tout à

fait conscients. Henriette est parfaitement consciente de sa révolte, elle en est même fière bien que la complexité inconsciente de son appareil psychique ne lui permette pas toujours de s'expliquer les motifs réels de cette révolte. C'est pour cette raison d'ailleurs que sa colère rencontre vite une résistance qui la transforme en culpabilité. Sentiment qui, pour sa part, sera à la fois conscient et inconscient.

#### La révolte

Au début de son journal et jusqu'à l'âge d'environ dix-neuf ans, la révolte constitue pour Henriette le meilleur moyen d'affirmer sa volonté et de se faire valoir comme sujet. La révolte se dirige contre les deux pôles de l'autorité: maternelle et religieuse. Mais le problème majeur demeure, là encore, en ce que ces deux instances lui interdisent moralement ou physiquement de rejoindre l'objet de son amour, c'est-à-dire qu'elles la privent de la présence de Maurice. De plus, cette défense n'étant jamais basée sur des raisons valables mais sur des principes dits moraux ou sociaux, Henriette s'exaspère, se met en colère ou, réaction ultime, se retire en elle-même ou dans son journal -ce qui revient au même- pour ruminer sa révolte.

contre une force extérieure austère qui la laisse sans défense:

Maman est très exigeante et tracassière (...) elle impose sa volonté à raison ou à...tort, et toujours impérieusement et de façon à me révolter...(p.49)

Malgré tout, il lui arrive quelquefois de s'imposer et ces moments-là sont suivis d'une grande satisfaction, d'une sorte de victoire sur elle-même et sur son entourage:

Quand je suis enragée, j'ai le courage de dire ce que je pense, ce que je trouve injuste et méchant, je l'ai fait tout à l'heure, maman a paru surprise et elle s'est tue. Miracle! (p.48)

Il lui est possible, par la révolte, de se convaincre de sa force et de s'affirmer en l'exprimant: "Je n'ai pas peur d'elle...(la mère) de personne d'ailleurs"(p.85). Ou, après avoir affronté sa mère qui a été impolie envers Maurice: "Je ne regrette rien...ce n'est pas mal de dire la vérité, ce n'est pas mal de blâmer l'injustice"(p.93). Ou encore elle se rappelle avec une certaine satisfaction son "attitude de révoltée". Parfois, elle prend même Dieu à témoin: "Tu sais bien que je n'ai pas un coeur d'esclave et que je ne puis accepter en silence l'injuste caprice qui veut me dominer!"(p.93). Car Henriette subit la domination qu'elle qualifie de "tyrannique" et "d'outrée"(p.28), elle ne l'ac-

cepte pas, ne se résigne pas et quand sa mère lui défend complètement de revoir Maurice à cause de son jeune âge et des bavardages que cela provoque, elle perd toute maîtrise sur son agressivité, elle "rage":

Quand je me donne le luxe de me fâcher, je fais bien les choses. J'ai un vague souvenir de lui avoir dit que mon esprit et mon cœur étaient à moi, que mes opinions et mes sentiments ne pouvaient être affectés ni par sa volonté, ni par son abus d'autorité. (p167)

C'est pourtant cette même personne qui dira, deux ans plus tard: "C'est étonnant comme je deviens amie avec maman. Etais-je ensorcelée avant?"(p.317)...

Monsieur Prince, l'aumônier du couvent qui se sert du confessionnal comme tribune d'autorité, fournit, par son attitude répressive, un autre sujet à la révolte d'Henriette. Il est trop curieux et trop directif en cherchant à contrôler son comportement avec Maurice, qu'elle doit, selon lui, éviter de rencontrer "seul". Elle ne doit pas "l'encourager à être "tendre" (ô stupidité!) mais plutôt, prendre avec lui un air froid, éviter de le regarder en face"(p.42). Ces nouvelles interdictions sont suivies de nouveaux affrontements comme on pouvait s'y attendre. Henriette commence par le discréditer en prenant encore une fois Dieu à témoin: "Pauvre vieux monsieur Prince, je crois

sérieusement qu'il est fou! (...) mon cher bon Dieu, vous qui voyez le fond de mon coeur, vous comprenez n'est-ce pas que je ne puis obéir?"(p.42). Et elle prend résolument la décision de ne plus confesser désormais que ses "gros, gros péchés". A ce moment-là, elle a quinze ans. Près de quatre ans plus tard, le vingt-et-un septembre 1879, elle maintient toujours la décision de n'en faire qu'à sa tête:

...sa manie de questionner me met hors de moi. Je veux accuser mes péchés et c'est tout! Il n'a pas le droit d'es- de me tourner, comme une poche que l'on vide et je ne lui répondrai pas. Je lui dirai que je lui défends de me questionner ainsi. (...) mon Dieu, je voudrais faire directement ma confession à vous;(p.135).

Henriette est indignée des accusations qu'une soeur ose porter sur elle, toujours au sujet de Maurice. Elle se met en colère et refuse de faire des excuses: "Si elle croit que je m'excuserai, que je lui dirai où j'étais, qu'elle s'arrange(...) Tout sert à réveiller les maux, autant la colère qu'autre chose. Je vais travailler maintenant, "faire des vers". Misère!"(p.67). D'ailleurs le couvent est pour elle un lieu de frustration et de révolte et elle se sent peu faite pour la vertu prêchée et imposée:

C'est très beau mais c'est fatigant et un peu bête de se priver de ce qu'on aime pour faire ce qu'on aime pas et prétendre ensuite que c'est de la vertu.

Pas une miette. C'est de la niaiserie. (...). Ah! J'étouffe. Comme l'air manque ici dans les petites idées, les petites pratiques, les petites querelles, les petites petites. Oh! de l'espace, de l'air, des idées. (p.139)

Une interrogation sur le mal en tant que valeur morale trahit le scepticisme religieux d'Henriette et la part de sa révolte contre Dieu:

...l'étrange chose que le mal, je me le représente comme un monstre toujours prêt à attaquer et à dévorer. Il ne s'est pas fait tout seul ce monstre? Qui l'a fait? Dieu? Ce n'est pas possible. Le démon? Alors, c'est avec la permission de Dieu? (p.29)

Très sensible, Henriette est bouleversée par la souffrance et la maladie de sa soeur Rosalie. Elle se sent impuissante et son indignation va vers un Dieu impitoyable qui ignore ses prières. Pour lui parler, elle prend donc un style direct qui n'a plus rien d'une supplication:

...je souffre tant à la pensée que notre mignonne souffre et pourrait partir. Mon Dieu, cela sert-il de te prier? Non...tu as décidé. Nous ne savons quoi, mais Tu as décidé ce qui arrivera et cela se fera. Notre douleur, notre joie! Qu'est-ce que cela te fait.(...) Dans ma douleur il y a un affreux sentiment de révolte, d'indignation qui me torture (160-161).

La majuscule du "Tu" pour parler à Dieu à une époque où on

ne le tutoyait pas encore et, de plus, un "Tu" qui, phonétiquement, peut s'entendre comme le verbe "tuer" à l'impératif sont des procédés qui, inconsciemment ou non, font en sorte que le fond se joigne à la forme.

La révolte religieuse s'arrête cependant à peu près là et, à la fin de son journal, elle montrera une résignation totale et parlera avec conviction, non seulement de ses propres confessions, mais de celles de Maurice dont elle tient rigoureusement la comptabilité: "Comme c'est moi qui tiens ses comptes, je l'avertis qu'il est temps de se confesser. Il se fit un peu prier. Ça l'ennuie! Ce n'est pas une raison...moi aussi, ça m'ennuie!"(p.281).

#### Le sentiment de culpabilité

"L'empêchement de la satisfaction érotique entraîne une certaine agressivité contre la personne qui empêche cette satisfaction, et il faut que cette agressivité soit à son tour réprimée"(4). Et c'est parce que l'agressivité doit être réprimée que survient le sentiment de culpabilité. Ce dernier est donc très lié à la révolte et il se réduit

toujours, qu'il soit conscient ou inconscient, à une même relation topique qui est celle du "moi" et du surmoi. Il y a deux origines au sentiment de culpabilité, la première est l'angoisse devant l'autorité et la deuxième, qui lui est postérieure, est l'angoisse devant le surmoi. Aussi, les moments de révolte que connaît Henriette et que nous venons de relever, sont toujours suivis d'un profond malaise. Malgré qu'elle veuille crâner, elle se sent coupable et très souvent rongée par le remords: "J'ai beau dire que je ne regrette rien, je me tourmente de tout ceci; (...) et j'en arrive tout de même à m'inquiéter de mon attitude de révoltée"(p.93). Sa belle assurance est facilement ébranlée: "J'ai honte de moi quand je pense à ce que j'ai dit dans mon indignation hier"(p.49). Sa révolte contre Dieu se termine de la même façon et les cris de douleur de Rosalie mourante sont finalement l'occasion d'une résignation "surnaturelle":

La vie de l'âme rendue en échange de la vie du corps. J'ai été coupable de douter de la bonté de Dieu et de me révolter contre ce qu'Il veut. J'ai entrevu le Vrai. Pourquoi n'ai-je jamais pensé avant au côté surnaturel de cette épreuve qui n'est presque plus un malheur quand...on comprend(p.162)...

Le sentiment de culpabilité correspond à un besoin de punition et Freud le présente effectivement dans Malaise dans

la civilisation, comme le problème capital du développement de cette civilisation dont le progrès doit se faire au détriment de l'individu et au prix de son bonheur. La perte de bonheur étant due au renforcement de la culpabilité, il reproche aux éducateurs de cacher à l'adolescent le rôle de la sexualité et, de plus, de ne pas le préparer à l'agressivité dont il est destiné à être l'objet, c'est-à-dire qu'il leur reproche de lui proposer un modèle de vertu qu'il ne pourra jamais atteindre et qui fera de lui un éternel coupable.

On comprend ainsi comment l'inquiétude et le manque d'assurance peuvent faire place, chez Henriette, à la honte et aux remords. Elle se dresse contre la domination mais elle le déplore presque aussitôt. Insatisfaite de sa conduite, elle s'auto-critique. Un 13 avril, elle écrit comme seule entrée: "Je suis affreuse!", le 14, : "Encore pire!", et le 15, : "j'ai joliment honte de toutes mes grincerries" (p.156). Dans son angoisse, son délire de petitesse s'accroît par l'image d'un Dieu censeur dont la dimension est soudain agrandie:

C'est comme cela quand on ne sait plus bien prier. Mes prières sont laides, je les dis sans y penser, sans L'aimer, le grand bon Dieu qui ne m'écrase pas comme je le ferais si j'étais Lui! (p.57)

Puis elle n'en finit plus de se diminuer: "J'ai demandé pardon au bon Dieu de ma petitesse et de mon égoïsme"(p.60). Le sentiment de culpabilité qui fait suite au mal soi-disant commis est ici de l'ordre du remords mais un remords animé par le peur d'une perte d'amour et plus précisément, la perte de l'amour de Dieu, car c'est toujours à lui qu'elle adresse ses prières. Les idées obsédantes qui lui apparaissent répréhensibles, ne sont pas provoquées par la crainte de perdre l'amour maternel mais par sa conscience morale en face de son Dieu.

Ces remords, présent sous forme d'auto-reproches et de diminution du "moi", la mèneront d'ailleurs à la mélancolie et lui feront presque bénir le départ de Maurice qui est à l'origine de tous ses troubles de conscience:

Il (Maurice) est parti ce matin et j'ai de la peine un peu tout de même, tout en éprouvant un vrai soulagement à l'idée "that all will run smooth in my conscience when I shall act no lies". (p.94)

### Le projet de réforme

Le remords engendré par l'angoisse, d'une perte d'amour donne naissance à son tour à un projet de réforme. Projet que la diariste trace, suit, abandonne momentanément puis reprend, et qui, finalement, engendre lui-même d'autres

remords, d'autres reproches. Le renoncement aux pulsions et l'angoisse devant le surmoi qui n'admet pas que le "moi" les satisfasse créent cette tension.

Parce qu'elle a voulu s'affirmer contre l'autorité, Henriette se sent coupable, il lui reste donc, pour trouver l'harmonie avec son entourage, à se conformer à ses exigences et à modeler son "moi" selon la volonté de cet entourage. Ainsi, l'agression qui lui vient de sa propre conscience morale perpétue l'agression qui lui vient de l'autorité. Le projet de réforme fait d'abord suite à une sévère critique:

Oh! lâche, lâche, amollie que je suis!  
Ne m'aideras-tu pas mon Dieu à être  
autre chose qu'une cire fondue. C'est  
ridicule et dès ce soir, il faudrait  
changer. Je me donne jusqu'à demain...

Et le lendemain:

Commencement de la réforme, c'est plus  
facile à dire qu'à faire, mais avec de  
la volonté, c'est faisable. (p.66-67)

Pendant une retraite, elle prend des résolutions, se fixe un programme de sainteté de peur de passer l'éternité avec le "démon": "J'ai commencé ce soir par être très patiente et soumisé quand maman me fit de vifs reproches" (p.77). A d'autres moments, les reproches qu'elle adresserait normalement au monde extérieur se retournent sur elle-même, "c'est à moi de me corriger...me refaire, toute seule! allons donc! Ah, les phrases!"(p.74). Ou bien, "C'est

le monde entier qu'il faudrait réformer. Quelle entreprise!  
Et si nous commençons l'oeuvre de réforme par toi"(p.136).

Le sentiment de culpabilité, le remords, les projets de réforme et les bonnes résolutions sont l'oeuvre du surmoi qui réagit contre l'initiative du "moi" qui cherche à se manifester ou à s'imposer par la révolte. Ils forcent le "moi" à se soumettre au surmoi et plus ce dernier réussit sa domination, plus il s'impose, plus il devient exigeant et tyrannique. C'est ce qui fait que les plus grands saints croient pécher sept fois par jour. Or cette tyrannie du surmoi qui s'exerce au dépens de la vie pulsionnelle et affective est à la base d'une modification moïque. D'après Anna Freud: "le moi se modifie secondairement chaque fois qu'il tente de maîtriser les pulsions et les affects."(5).

Dans la culpabilité, comme on l'entend généralement, le sujet se sent coupable parce qu'il a cédé à son désir. ou, si l'on veut emprunter un terme religieux, il a péché. Mais en se réformant pour mieux se plier à la volonté et au désir de l'autre --pour Henriette, c'est le désir de l'autorité-- il doit alors céder, non pas "à" mais "sur" son propre désir c'est-à-dire qu'il ne permet pas à ce désir de

se réaliser. Or dans son Séminaire sur l'éthique, Lacan affirme que: "La seule chose, dont on puisse être coupable, c'est d'avoir cédé sur son désir"(6). En cédant sur son désir, le sujet manque de loyauté envers lui-même; pour satisfaire sa conscience morale, il doit se trahir et de ce fait, se sentir coupable. On perçoit cette forme de culpabilité contre le "moi" dans le passage suivant:

...je suis malheureuse en essayant de me soustraire aux ennuis de mon devoir. En cela, je me trouve un peu absurde. En cela, en tout de moi, il y a de l'absurde, de l'extravagant, un excès de conscience, d'analyse qui me gêne et me nuit dans mes tendances...révolutionnaires (.p.185).

L'angoisse que traduit ce passage n'est plus une angoisse qui vient de la crainte de perdre l'amour de Dieu ou des autres, mais une angoisse provoquée par la peur de perdre sa propre authenticité, sa propre identité comme sujet désirant. C'est le sujet qui éprouve de la "gêne" devant l'"excès de conscience" et non l'inverse. Perçue dans cette optique lacanienne, la culpabilité n'est pas tant la conséquence de l'oppression surmoïque que de celle du ça et de son désir et constitue, de ce fait, une échappée du sujet.

### La sublimation

Dans Métapsychologie, Freud présente la sublimation comme étant un des destins possibles qui s'offrent aux pulsions sexuelles, ces dernières étant sublimées dans la mesure où, détournées d'un but premier qui est la satisfaction, elles sont dirigées vers des objets socialement valorisés tels que l'activité artistique et l'investissement intellectuel. Pour Jacques Lacan, qui reprend cette notion freudienne, sublimer, c'est élever l'objet à la dignité de la Chose. Il y a donc, de part et d'autre, une valorisation rattachée à la sublimation.

Bien qu'on en défende la tenue au couvent, le journal intime ne demeure pas moins un lieu de valorisation, sinon pour les autres, du moins pour la diariste elle-même. Henriette place l'écriture de son journal au même rang que les oeuvres d'écrivains qu'elle dit intéressants et distingués:

...je suis réellement prise presque toujours par mes leçons. Ajoutons pour être franche, par mon journal, Walter Scott, Longfellow, Lamartine, gens distingués,

intéressants...(p.77)

D'après Maurice, à qui Henriette confie son journal, l'écriture de ce dernier révèle un tout autre "moi" que celui qui se laisse voir extérieurement. Le récit dévoile une face cachée:

Toi, tu es deux, dit-il: Mlle Dessaulles et "ma petite Henriette". Deux si différentes, si parfaitement distinctes que j'en veux parfois à Mlle Dessaulles comme si elle était l'ennemi de toi...ma petite chérie...(p.267)

Il ressort de cette déclaration une "petite chérie" qui est l'être pulsionnel avec sa spontanéité naturelle, le ça et son sujet en somme, et une "Mlle Dessaulles" porteuse d'un nom qui transporte avec lui l'héritage de son surmoi qui s'est intériorisé. C'est cette dernière qui écrase le vrai "Je" et l'oblige à se forger un "moi" de compromis en constant conflit entre ses désirs et sa conscience. Bien avant cette remarque de Maurice, elle constatait cette dualité et admettait, en se moquant un peu d'elle-même, que son journal était un moyen de se découvrir:

Aussi bien, je pourrais cesser ces griffonnages si inutiles. Le pourrais-tu, ma mie? Tu te vantes peut-être! Et puis, pourquoi t'en priver, même s'ils sont inutiles, s'ils te plaisent et ils te plaisent parce que tu es remplie de toi, tu t'aimes, tu te cherches, tu jouis de

te découvrir, de parler de toi, de te  
poser en petite héroïne de toi-même  
...(p.124)

Il y a des moments où Henriette avoue explicitement qu'elle transpose ses pulsions dans l'écriture. Parfois, ce sont des pulsions agressives, mais l'agressivité se portant sur la personne qui l'oblige à réprimer ses pulsions sexuelles ou si l'on préfère, son désir de Maurice, les deux formes de pulsions se confondent. Elle dit alors écrire: "...pour ne pas trépigner et pleurer de rage"(p.81). Ailleurs, après avoir reçu une bague en cadeau de sa cousine, elle rêve à des "extravagances", fantasme ses fiançailles avec Maurice et décide de dépenser son énergie débordante dans l'écriture:

...j'aime mieux écrire sensément que  
d'aller me coucher. Je ne dormirais pas,  
je voudrais danser ce soir et faire des  
choses remuantes. Monter sur le toit ou  
tuer des voleurs.

L'écriture du journal permet aux pulsions de changer de but et non d'objet, elle n'est jamais qu'une satisfaction substitutive. Maurice demeure l'objet d'amour et l'écriture ne fait que capter, que détourner les pulsions sexuelles provoquées par cet objet. Ce n'est pas Maurice qui constitue le journal bien qu'il en soit le protagoniste privilégié, mais le côté caché d'Henriette. Quand elle décide de l'abandonner, elle dit tout naturellement: "Je n'ai plus besoin de m'écrire"(p.319).

On a souvent reproché à Freud l'aspect moralisateur et social donné à ce détournement des pulsions par la sublimation bien qu'il se donne la peine de préciser que la pulsion ne peut jamais être entièrement sublimée: "...en privant l'instinct sexuel de son aliment naturel, dit-il on provoque des conséquences fâcheuses" et, donnant l'exemple du petit cheval de Shilda qui, malgré sa grande force, meurt de faim quand on lui coupe sa nourriture par souci d'économie, Freud ajoute "qu'aucune bête n'est capable de travailler si on ne lui fournit sa ration d'avoine"(7). Le journal, comme sublimation, ne peut donc être la substitution que d'une partie de l'énergie libidinale, pas davantage. La sublimation freudienne n'a pas de prétention plus large tout en demeurant de l'ordre de l'éthique.

Le psychanalyste Jacques Lacan apporte cependant une tout autre conception de la sublimation en la faisant passer de l'éthique à l'esthétique. Pour lui, il y a toujours élévation mais une élévation vers le beau et non vers le bien au sens moral du terme. Dans la sublimation lacanienne, il y a élévation vers le beau mais il y a plus. Alors que chez Freud, l'élévation consiste à élever la pulsion sexuelle au niveau de l'oeuvre créatrice, chez

Lacan, l'élévation consiste à élever l'objet au niveau de la Chose, qui, pour sa part, est le lieu même de ces pulsions. Il y a donc renversement car si la Chose est ce vers quoi il faut élever, et qu'elle est le lieu des pulsions, ces dernières ont à être valorisées et non détournées. C'est là, nous semble-t-il, que se situe toute l'originalité de la pensée de Lacan en terme d'éthique et de sublimation.

Nous avons vu que dans l'analyse, -d'un analysant ou d'un texte-, l'objet, sous quelque registre que ce soit, est un point de fixation imaginaire pouvant donner satisfaction à une pulsion. Dans une des formes de sublimation que Lacan propose et qui est celle de la collection d'objet, l'objet prend cependant un tout autre sens. Il s'agit alors d'un objet qui est en soi un objet banal mais qui peut, de par sa multiplicité, son agréable disposition ou sa présentation originale, devenir oeuvre d'art. L'élévation de l'objet à la dignité de la Chose est ici une question d'esthétique, et, selon Lacan, une des formes, "la plus innocente"(8), de la sublimation.

Dans son innocente complexité, la sublimation ainsi conçue n'est pas sans intérêt pour le journal intime comme genre littéraire. Il y a, nous semble-t-il, similitude entre

cette simple collection de boîtes d'allumettes du poète Jacques Prévert que Lacan donne en exemple et qui devient œuvre d'art, et cette "collection" d'entrées quotidiennes qui, en elle-même, est plutôt banale mais constitue, dans son ensemble, un long récit avec une suite logique. L'histoire développant sa propre structure et sa propre thématique, le journal peut, dans sa complétude, être considéré comme une œuvre littéraire. L'objet est ainsi élevé à la dignité de la Chose et le journal devient sublimation. De plus, et c'est là que nous rejoignons Freud, le journal acquérant un rapport à la Chose, il se trouve du côté des pulsions: "Ce qu'il y a au niveau de "das Ding"(la Chose), dit Lacan, c'est le lieu des "Triebe", (des pulsions).

La Chose joue donc un grand rôle dans la sublimation lacanienne. Elle est à la fois le désir, le manque, le vide et se présente toujours comme une entité voilée qu'il faut contourner. Elle se trouve au centre de la création comme le vide est au centre du pot de terre que le potier façonne. Son vase se crée avec sa main autour du vide et à partir du trou. C'est ce que Lacan appelle la création "ex nihilo". Ainsi, la Chose elle-même n'a pas de signifiant, le signifiant doit se créer autour: "Cette Chose, dont toutes les formes créées par l'homme sont du registre de la

sublimation, sera toujours représentée par un vide.(...) Tout art se caractérise par un certain mode d'organisation autour de ce vide"(9). C'est précisément parce que le vide reste au centre qu'il s'agit de sublimation.

Or ce vide nécessaire au centre de toute création en tant que sublimation caractérise justement le journal qui nous intéresse. Le récit se façonne autour du soi-disant vide de la vie de la diariste, ou si l'on veut, autour du manque de Maurice pour lui-même et comme substitut du père. Aussitôt que ce manque se comble, que l'interdit de le rencontrer est levé et que le mariage se dessine, le désir d'écrire diminue: "Mon journal est devenu un ami un peu encombrant que j'aime toujours, mais dont l'utilité a cessé; c'est à Maurice que j'écris des pages et des pages..."(p.314). L'écriture s'arrête à la veille de ce mariage parce que "le goût d'écrire disparaît". La création s'effectuant autour du manque, elle cesse quand ce manque est comblé et le journal se présente ainsi comme lieu de sublimation au sens lacanien du terme.

## B: La métaphore

### La fuite dans la maladie

Quand, par suite d'obstacles extérieurs ou d'une adaptation insuffisante, la satisfaction des besoins érotiques est refusée à l'homme --ou à la femme ou, pour Lacan, à "l'être parlant", ou "parlêtre"--<sup>3</sup>, il arrive que celui-ci se réfugie dans la maladie afin de pouvoir obtenir, grâce à elle, des plaisirs que la réalité lui refuse. La fuite dans la maladie offre ainsi au "moi" un moyen d'échapper à ses conflits psychiques et elle se produit généralement lors de situations conflictuelles.

C'est effectivement à des moments semblables qu'Henriette se sent fatiguée et tombe malade. Quand l'éloignement ou la sévérité maternelle la privent de Maurice, les problèmes de santé surgissent. Les gros maux de tête et la toux sont suivis d'une forte fièvre qui s'offre au "moi" comme une fuite, comme un congé de la vie. Après un adieu touchant de Maurice qui lui serre "un peu" la main, elle subit l'orage maternel avec "placidité" et se précipite dans sa chambre pour écrire: "Il n'est pas neuf heures et je me couche. J'ai un mal de tête affreux. C'est toute cette

éloquence, sûrement!"(p.86). Cette scène se passe le 2 novembre et, le 4, le symptôme persiste: "J'ai si mal à la tête depuis trois jours! Aujourd'hui en classe, à certains moments, je ne pouvais suivre les leçons tant je souffrais.(p.86). Cinq jours plus tard, la maladie s'installe et avec elle une certaine douceur:

J'ai été tout à fait malade, une grosse fièvre et ce mal de tête si continuél.  
(...) Tante Leman me soigne et me dorlote, c'est presque bon d'être malade, je me sens si petite et si faible. Je vis un peu comme dans un rêve...(p.87).

Selon Freud, la fuite hors de la réalité pénible n'allant pas sans apporter un certain bien-être, il y a, de la part de certains malades, une résistance à la guérison. L'état de la maladie est préjudiciable aux conditions générales de l'existence et s'accomplit par voie de régression: c'est le moment d'un retour à l'enfance. Mais en reportant le malade dans le passé, la maladie fait renaître des périodes antérieures de son besoin érotique et suscite des expressions qui sont propres à ces périodes primitives: "Ce n'est pas seulement le "moi" du malade qui se refuse énergiquement à abandonner des refoulements qui l'aident à se soustraire à ses dispositions originelles; mais les instincts sexuels eux-mêmes"(10). Les instincts tiendront à la satisfaction que leur procure ce substitut qu'est la maladie tant que la réalité ne leur promettra pas quelque

chose de meilleur.

La maladie procure effectivement cet état de bien-être à Henriette. Elle est alors conduite, "petite" et "faible", dans une région enchantée, éloignée des bruits et des cris si souvent déplorés:

...dans ma chambre assombrie, je n'ai entendu que des voix douces et de bonnes paroles; on marchait sur la pointe des pieds et dans ce grand silence, quand j'étais bien fatiguée et que je fermais les yeux, il me semblait que je m'en allais loin, loin, si loin que je n'en reviendrais plus, et cette sensation-là était très douce.(p.87)

Dans les jours qui suivent, elle semble vouloir guérir mais rechute aussitôt et vit dans une sorte de léthargie beaucoup plus proche du rêve que de la souffrance:

Enfin! c'est ça être malade! Je ne souffre pas, je dors beaucoup, tout est tranquille en moi. Mon esprit dort, mon coeur aussi, je n'ai jamais vécu aussi doucement, je suis comme dans un long, long rêve. (p.89)

Dès qu'elle recouvre ses forces, elle déplore le fait que les tensions réapparaissent: "O mes tentations, que j'étais heureuse sans vous, quand je vivais à demi"(p.90). De plus, cette longue maladie qui s'est déclarée immédiatement après le départ de Maurice, prend fin avec son arrivée pour les vacances de Noël. Dans les heures qui suivent son retour, elle sort, le raconte, reprend vie, revient avec de belles

joues roses et quand son père veut attribuer au bon air et au froid le mérite de cette bonne mine, elle pense avec malice: "Et Maurice, monsieur Papa" (p.92). Elle dira d'ailleurs plus loin, toujours après un départ de Maurice: "Je voudrais m'éteindre quelques mois, disparaître de la scène et me faire rallumer par Maurice à son retour(p.207).

Aussi, les symptômes de la maladie réapparaissent-ils sporadiquement et toujours à des moments particuliers de refoulement: "Je prends tant sur moi pour ne pas laisser voir mon agacement que ma santé en souffre" (p.246). Par moment, la difficulté que les amoureux ont de se voir seuls à cause des interdictions qui leurs sont faites, donne naissance à des malentendus qui se traduisent, à leur tour, par des souffrances physiques:

Je suis malade, un gros rhume avec accompagnement de fièvre et un point de côté. Voilà pour le public. Mais moi je sais bien que la fièvre vient plutôt de la peine que j'ai que ce rhume qui sert de prétexte à tant de soins fatigants et inutiles. Je n'ai pas vu Maurice depuis dimanche (p.248).

Car il est bien évident que les malaises physiques ont des troubles psychiques comme origine et que c'est pour cette raison qu'ils sont si étroitement mêlés à la mélancolie qui s'en dissocie difficilement. D'ailleurs, le diagnostic se réduit presque toujours à la faiblesse et l'ordonnance

médicale au repos:

Le docteur est venu. "Ce n'est rien, rien du tout. Elle est un peu faible la poulette! Du repos, du repos!"  
Miséricorde, mon gros docteur, du repos je ne prends que ça, je ne bouge pas depuis longtemps. (p.89)

### La mélancolie

Du point de vue psychique, la mélancolie se caractérise par une dépression profondément douloureuse, l'inhibition de toute activité, la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer et, enfin, par la diminution de l'estime de soi, sentiment qui se manifeste par des auto-injures et des auto-reproches qui peuvent aller jusqu'à l'attente délirante d'un châtement. La mélancolie est donc comparable à l'état de deuil sauf que, dans le deuil, il n'y a pas de perte d'estime de soi. Dans la mélancolie, c'est le "moi" qui devient pauvre et vide tandis que dans le deuil, c'est le monde: "Le malade nous dépeint son moi comme sans valeur, incapable de quoi que ce soit et moralement condamnable: il se fait des reproches, s'injurie et s'attend à être jeté dehors et puni"(11).

Dans le comportement maladif d'Henriette, le manque d'intérêt pour le monde extérieur est sporadique. L'image du rêve est récurrente, la maladie ne se présentant pas sous

l'aspect d'un cauchemar douloureux mais sous celui d'un doux rêve qui s'offre comme une échappée de la réalité: "J'ai été malade depuis deux semaines -- un peu de fièvre -- je dormais beaucoup et je m'ennuyais tellement à mon réveil que j'essayais de dormir encore (p.26). A ces moments-là, toute activité l'ennuie, elle se dit lasse et fatiguée de tout et de tous:

Je suis fatiguée de mes classes, de ma musique, des autres, de moi, de tout. Du bon Dieu? Mais oui, (...)  
Je me force tout de même à marcher, coûte que coûte. J'étudie, je prie, je cause, et quand vient le soir, je dors et ce que je suis débarrassée!...  
(p.72).

La grande souffrance d'Henriette est une souffrance morale qui lui vient des interdits et des contrariétés qu'ils entraînent. Elle regarde passer Maurice à cheval avec deux autres jeunes filles et se sent très triste de se voir refuser un plaisir si innocent par l'autorité maternelle toujours aussi intransigeante sous ses aspects protecteurs et compatissants:

Maman dit que je suis malade. Elle me trouve pâle. Elle ne dit pas triste, mais elle doit le voir. Ce n'est pas le corps qui souffre, je voudrais un peu de bonheur, une vie comme celle des autres jeunes filles. J'aurais vite repris mes couleurs et ma gaieté (p.171).

Cette situation nostalgique est produite, là encore, par l'éloignement de l'objet d'amour et non par un réel malaise physique: "...ce n'est sans doute pas sans raison, dit

Freud, que le langage a créé le concept de douleur intérieure, psychique, et assimile tout à fait ce qui est ressenti lors de la perte de l'objet à la douleur corporelle"(12).

Henriette ne fait visiblement pas son deuil de la privation de Maurice comme objet d'amour et son état mélancolique entraîne une perte d'estime de soi qui se manifeste par un manque d'intérêt pour elle-même: "Ce n'est pas difficile de se laisser soigner quand on ne fait rien pour soi-même, non, rien!"(p.89). Si Maurice lui est refusé, son "moi" n'a plus d'importance, il préfère se perdre dans le rêve: "Je recommence à vivre(...) à sortir de ce rêve où je ne retrouvais rien de mon moi..."(p.89). Mais la perte d'estime de soi va encore beaucoup plus loin, et se traduit par des auto-reproches amers: "Oh! lâche, lâche, amollie que je suis! Ne m'aideras-tu pas mon Dieu à être autre chose qu'une cire fondue"(p.66). Il lui arrive d'être profondément tourmentée et désabusée et sa solitude est alors à la mesure de son idéal déçu:

Oh! que je suis malheureuse et méchante et, seule et abandonnée! Pourquoi ces grands élans de tout mon être vers le beau, le bien, la lumière, et puis je retombe lourdement, tirée en bas par les petites, les laideurs...(p75).

Ici, les auto-reproches sont mis en évidence, par le procédé, (certainement inconscient) de la polysyndète. La conjonction

"et", répétée beaucoup plus souvent que ne l'exige l'ordre grammatical, accentue la critique que le "moi" s'adresse: "le "et" supplémentaire a un rôle plus disjonctif que conjonctif: il détache chaque élément afin de lui donner un relief individuel"(13). Ce même procédé revient d'ailleurs comme une tourmente quand, plus loin, Henriette, trop malheureuse, en arrive à souhaiter la mort:

Elle (Henriette) est vilaine, allez, et méchante et laide...on le lui a bien fait entendre d'une voix criarde et râpeuse, et c'est parce qu'elle croit toutes ces horreurs qu'elle est si malheureuse, qu'elle voudrait être morte, oui, finie pour toujours! (p.81).

Si l'on suit la théorie freudienne, ce retournement du "moi" contre lui-même provient de ce qu'il se croit abandonné par l'objet d'amour: "les auto-reproches sont des reproches contre un objet d'amour, qui sont renversés de celui-ci sur le moi propre" (14). Dans le processus mélancolique, il existe d'abord un choix d'objet, un rapport de la libido à une personne déterminée; cette relation est ébranlée sous l'influence d'une déception -- interdictions ou éloignements pour Henriette -- ou d'un préjudice réel de la part de la personne aimée. Le retrait de la libido qui se portait sur cet objet devrait normalement se déplacer sur un nouvel objet mais la libido libre, plutôt que de se

déplacer sur un autre objet, se retire dans le "moi", elle sert à établir une identification du "moi" avec l'objet abandonné et c'est cette partie, l'autre introjecté, qui subit le jugement du "moi". Ainsi, lorsque Maurice est refusé à Henriette, par la distance ou par l'autorité, la libido libre, au lieu de se déplacer sur un autre objet d'amour, se retire dans le "moi" et c'est ce qui cause sa dépréciation. Henriette n'accepte jamais les prétendants que voudrait lui imposer sa mère, elle se garde pour Maurice. Une seule fois, ses pulsions sexuelles semblent se poser sur un autre garçon, un pianiste anglais qui l'appelle "darling" et qui réussit à la troubler par sa musique:

Un clair de lune superbe éclairait la mer féériquement et du côté du salon un jeune musicien jouait des nocturnes de Chopin que j'ai aimés à en avoir mal. Ça semble une contradiction...c'est ainsi pourtant. J'étais sortie de moi-même. En laissant le piano, il vint à la porte-fenêtre près de laquelle j'étais étendue. "Thank you so much, and do play again!" fis-je d'un ton suppliant, oubliant que je ne le connaissais pas. (p.111)

Cette scène se passe pendant une convalescence au bord de la mer chez des amis de ses parents, et ce moment privilégié dans la vie et le journal d'Henriette fait figure d'intermède. Elle n'est plus lasse alors, elle se baigne, joue du piano sous la direction du bel Anglais et voudrait oublier

sa vie passée et future:

Nous montons à cheval quelques fois, Alice et moi, avec notre grand ami anglais, (...) marchons comme des trappeurs. Nous nageons, nous nous éloignons des gens civilisés et nous marchons nu-pieds dans le beau sable fin. Quelle vie heureuse! (...) Quand je veux penser à Saint-Hyacinthe (...) je ne me laisse pas penser! (...) en ce qui concerne Maurice. J'y pense souvent, mais sans regrets du passé, sans désirs pour l'avenir(pl20).

Entourée d'attentions par le pianiste anglais, Henriette se dit heureuse et cette période de sa vie, malgré son éloignement de Maurice, est libre de toute mélancolie. Pendant ce séjour dont elle redoutait l'ennui avant son départ, elle connaît des heures délicieuses: "Je n'avais jamais senti en moi tant de vie et tant de joie de vivre"(p.112). En musique, elle comprend ce qu'elle n'avait pas encore soupçonné: "Je lui devrai ma première révélation de la musique"(116). Plus tard, elle réalisera que cet homme qui devait mourir peu après son départ, était amoureux d'elle et ce n'est pas sans nostalgie qu'elle entoure ses propres souvenirs de mystère: "Je me surprends moi-même en m'avouant que je n'ai jamais parlé de lui ni à Maurice ni à Jos, ni chez moi"(p.165). Et elle avoue plus loin à son amie Alice: "Je n'y pense jamais sans une grande tristesse ~~car~~ ce pauvre Henry. Nous reverrons-nous dans l'autre monde? Sera-t-il aussi beau?(p.221).

Quels qu'aient été ses sentiments réels à l'égard du musicien, il reste que ce séjour est le seul moment où, en l'absence de Maurice, Henriette éprouve un bonheur proche de la béatitude et où elle vit avec une intensité aussi remarquable. Malade au point de souhaiter la mort avant de partir de chez ses parents, elle revient resplendissante. Pourtant, quand ces derniers parlent plus loin, de la renvoyer à cette même mer une seconde fois pour de nouveaux problèmes de santé, elle se dit: "J'espère que ce projet sera abandonné!" (p.165). La mer pourtant si belle ne l'attire plus. Le musicien disparu, elle semble avoir perdu son pouvoir thérapeutique autrefois si efficace contre la mélancolie.

### Les actes manqués

Le refoulement se distingue par son caractère indestructible et par le fait que les éléments du refoulé ne sont jamais anéantis. Bien plus, ils tendent constamment à réapparaître à la conscience. Les théories psychanalytiques ont prouvé que l'acte manqué fait partie de ce contenu latent de l'inconscient qui cherche à faire surface. Ce terme englobe non seulement des actes mais aussi d'autres erreurs; on parle ainsi d'acte manqué pour l'ensemble des ratés de la parole - lapsus, fausse lecture, fausse audition - ou de la mémoire - oubli de noms ou de mots et perte d'objets -. Ce sont des conduites que le sujet réussit normalement sans problème et dont il attribue l'échec au hasard ou à l'inattention. Selon Freud cependant, ces actes que l'on dit manqués sont, sur un autre plan, des actes réussis: le désir inconscient s'y accomplissant de façon souvent très manifeste:

...l'effet du lapsus a peut-être le droit d'être considéré comme un acte psychique complet, ayant son but propre, comme une manifestation ayant son contenu et sa signification propres(...) il semble maintenant que l'acte manqué puisse être parfois une action tout à fait correcte, qui ne fait que se substituer à l'action attendue ou voulue (p.24).

Ces faits peu apparents, qui sont le rebut du monde phénoménal et dont l'étude est rejetée par les autres sciences parce qu'ils sont considérés comme trop insignifiants, ne constituent pas moins les matériaux d'observation de la psychanalyse. Cette dernière envisageant l'acte manqué pour lui-même, pour le sens qu'il produit et non pas dans ses rapports avec la fonction intentionnelle qu'il trouble. Ce qui intéresse la psychanalyse, c'est la situation psychique dans laquelle le lapsus ou l'oubli se produit: les actes manqués, ont un sens et le moyen de dégager ce sens est indiqué par les circonstances qui accompagnent ces actes. Pour expliquer l'oubli des noms propres, Freud, dans Psychopathologie de la vie quotidienne, donne l'exemple de l'oubli qu'il a fait lui-même du nom de Signorelli, le célèbre peintre des fresques d'Orvieto. Il voit dans cet oubli, l'effet de mobiles psychiques. Des circonstances désagréables, liées à la mort et à la sexualité, sujet qu'il veut refouler, l'ont empêché de mener une conversation dont le terme aurait été le "Herr", c'est-à-dire la mort comme maître absolu. C'est donc parce qu'il y a refoulement que le mot manque à Freud, ce mot manquant constituant, par son absence, une manifestation du refoulé: "chaque fois qu'il y a refoulement(...)il y a toujours interruption du discours

Le sujet dit que le mot lui manque."(15).

Ces explications théoriques nous éclairent sur le sens du constant mutisme d'Henriette lorsqu'elle se trouve seule avec Maurice. Près de lui, elle dit ne pas être à l'aise, sa timidité la rendant gauche et incapable de communiquer ses sentiments:

...j'aurais voulu lui (Maurice) dire tant de choses que j'avais pensé à lui dire avant son départ. Mais je ne pouvais pas. Ce fut lui qui parla(p.62).

Le malaise qui lui coupe la parole en présence de Maurice semble s'accroître avec l'âge. Plus elle s'approche de lui, plus leur amitié-amour s'intensifie, plus la timidité la rend muette et, selon son expression, un peu "bête":

J'ai vu Maurice en famille, ce qui fut absolument manqué, et quelques minutes seuls dans le jardin chez-lui, le lendemain de son arrivée. Ce ne fut pas beaucoup plus...ou beaucoup moins manqué! Je suis devenue stupidement timide, j'étais paralysée, incapable et de le regarder et de lui répondre.(p.125)

A la fin de son journal, en faisant son auto-analyse, Henriette constate, tout en le déplorant, cet étrange comportement qui la paralyse en présence de Maurice à qui elle aurait pourtant tant de choses à dire, tant de paroles et de mots qui, faute de signifiants verbaux, restent prisonniers du silence:

...avec Maurice je ne suis pas à l'aise toujours...une timidité pénible m'é-

treint la gorge et le coeur...je voudrais dire certaines choses et les mots s'arrêtent dans un étouffement, (p.324).

L'émotion qui étouffe ainsi les signifiés à la base, est sans cesse causée par la proximité d'Henriette avec Maurice car, en présence de son cousin Gustave pour qui elle n'éprouve aucune attirance, les signifiants s'accrochent d'eux-mêmes aux signifiés sans que la timidité ne vienne les entraver: "Il ne me gêne pas comme Maurice et cependant je l'aime bien moins, c'est étrange cela...je voudrais bien savoir pourquoi(p.31).

Au sein même de la phrase, ces actes manqués sont très fréquents: les nombreux silences, les non-dits du discours et la ponctuation sont parfois très révélateurs du trouble intérieur de la diariste. Même dans la grande intimité du journal, on voit que le mot ne peut pas tout dire et que la phrase reste suspendue par des points, qu'elle est prise de mutisme:

Au retour de la classe, j'emmenai Jos voir mon muguet. Je lui en donnai une grosse botte et lui recommandai d'en mettre la moitié dans la chambre de Maurice. J'aimerais autant qu'elle l'oublie...et pourtant...Oh, chaos! (p.51).

Que ce soit dans l'énoncé ou dans l'énonciation, il s'agit toujours de son trouble face à l'objet de ses désirs. C'est

par Maurice qu'elle est, ainsi remuée et constamment perturbée et c'est de ce trouble que témoignent les non-dits de l'écriture:

...le souvenir de ses yeux ou de sa voix m'émeut; je l'admire, j'ai confiance en lui, je...oui, je l'aime, je l'aime bien, mais...Chaos! chaos! (p.101).

Pour parler d'un mal indicible, celui d'un conflit psychique qui se subit sans pouvoir s'expliquer, les mots sont impuissants, aussi le "moi" ne peut-il parfois s'exprimer qu'en se taisant:

L'embarras, quand je me laisse être gentille, c'est que je crains de l'être trop...d'oublier tout le reste pour... Ah! les mots! les mots! (p.185).

A la suite de son séjour à la mer où, comme nous l'avons vu, un musicien anglais a paru remplacer un premier objet d'amour, tout au moins pour la durée des vacances, elle revoit Maurice qui la trouve différente. Elle le note aussitôt dans son journal et fait suivre ce passage de quatre points d'interrogation disposés sur une seule ligne: " ? ? ? ? " (p.127). Cette ponctuation explique assez clairement l'absence de mélancolie qui a marqué ce voyage au bord de l'eau et la guérison rapide d'une jeune fille qui croyait mourir quelques jours auparavant.

Ailleurs, la diariste traduit par des points d'exclamations, la confusion que lui causent ses relations affectives tourmentées. La clé de ce procédé est explicitement exposée à deux reprises: "Pourquoi aussi parle-t-il de notre amitié! Il y a d'autres sujets sinon plus intéressants, plus faciles !!! Ces points représentent mes soupirs" (p.59). Et, plus loin, Henriette dit à Jos qui écrit à Maurice: "Dis-lui merci pour ses jolis souhaits et mes meilleures amitiés." "C'est tout?" "Oui !!!" Pas quatre, mais un énorme soupir"(p.97).

Selon la psychanalyse, c'est la vérité qui surgit de ces ratés de la parole ou de l'écriture: les paroles qui achoppent sont des paroles qui avouent et les actes manqués sont des actes qui réussissent. La parole, par le lapsus, devient porteuse de vérité: "la vérité rattrape l'erreur au collet dans la méprise, dit Lacan"(16). Le sujet parlant transmet alors à son insu et par la méprise le message du sujet désirant. Ce que dit la parole d'Henriette dans son achoppement, c'est ce qu'elle ne saurait dire elle-même à Maurice et celui-ci serait sans doute bien étonné d'apprendre tout ce qu'elle révèle de vérité. S'il pouvait analyser cette parole qui cesse de parler, il ne poserait plus de questions, ce mutisme disant peut-être beaucoup

plus qu'il ne saurait lui-même entendre.

### L'humour et l'ironie.

L'être-parlant, dans son désir de bonheur, cherche sans cesse à éviter le déplaisir et à se procurer le plus de plaisir possible. Ce que, nous l'avons vu, n'est pas simple, à cause du monde extérieur d'une part et de sa propre complexité psychique d'autre part.

L'humour, par son essence, permet d'épargner des affects désagréables auxquelles certaines situations peuvent donner lieu. Par l'humour, le "moi" se place au-dessus de telles manifestations affectives. En la dominant, il refuse à la réalité extérieure le droit de l'entamer. Il n'admet pas qu'un traumatisme extérieur puisse le toucher et lui en imposer; bien au contraire, par l'humour, ce traumatisme peut devenir pour lui une occasion de plaisir: "L'humour ne se résigne pas, il défie, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore celui du principe de plaisir qui trouve ainsi moyen de s'affirmer en dépit de réalités extérieures défavorables"(17). Dans la vie

psychique, l'humour prend donc place en tant que moyen de défense contre la douleur en s'inscrivant dans la série des méthodes édifiées par le "moi" pour se soustraire à la contrainte.

Quand le "moi" adopte le processus humoristique, il peut le réaliser contre autrui ou contre lui-même. Dans le premier cas, un narrateur ou un écrivain décrit, avec humour, des personnages réels ou fictifs en les prenant pour objet de son humour tandis que dans le deuxième cas, son humour a pour théâtre sa propre personne, le "moi" devenant son propre objet.

D'après Freud, quand le "moi" adopte l'attitude humoristique à l'égard d'autres personnes, il se comporte face à ces personnes comme l'adulte face à l'enfant. Il se montre au-dessus de la vanité des intérêts et des souffrances de cet enfant. Condescendant, il rit d'une attitude enfantine qui, pour lui adulte, n'a pas d'importance.

Pour acquérir sa supériorité sur le monde environnant, l'humour est une des armes dont dispose et se sert Henriette. Elle fait de l'humour quand elle vient de subir ou quand elle prévoit subir des interdictions de l'autorité

maternelle ou religieuse, c'est-à-dire à des moments où se présentent des situations susceptibles de lui procurer des sensations désagréables. Le déclenchement du processus humoristique lui permet de prendre alors les choses en mains. Elle ne subit plus dans la passivité, elle agit, elle rit. Quand l'arrivée de Maurice pour les vacances d'été approche avec tous les conflits mère-fille que cette arrivée entraîne, Henriette le prévoit et essaie d'en amoindrir la gravité en se moquant de sa mère: "La figure de maman est triste dans son allongement. Maurice est sa maladie du printemps" (p.102). Plus tôt, elle se consolait de cette pénible promesse faite à sa mère de ne plus écrire à Maurice en se disant: "Demain la Saint-Maurice, j'irai à la messe pour lui...en attendant qu'on m'interdise de prier pour lui!" (p.70). Et toujours au sujet de cette promesse qui semble lui peser lourd, elle répond à sa mère qui voudrait la voir écrire à Gustave: "Ben, non, je n'écris pas aux jeunes gens, moi!"(p.97). Ou encore, avec malice, elle retourne subtilement son discours à l'instance maternelle qui cherche à lui imposer la présence encombrante de ce même cousin:

...si tu l'invites toujours à venir ici, moi je ne lui tiens plus compagnie! (...). D'ailleurs, monsieur Prince qui est son professeur et mon confesseur, est tout à fait opposé à ces tête-à-tête.(...)O sagesse des vieux! je

vous tire ma révérence, c'est tout ce que vous aurez comme témoignage d'admiration.(p.104).

L'aumônier du couvent, qui l'agace avec ses sermons ennuyeux et son incompréhension, fournit une cible idéale à ses moqueries: "Je n'ai peut-être pas de sens moral! comme l'a dit monsieur Prince qui me comprend comme je comprends le mystère de la sainte Trinité!...(p.91). Le jugeant comme un pauvre d'esprit, elle pose sur lui un regard amusant et généreusement condescendant:

C'est un bon bonhomme, trop curieux, sans malice et sans...flair. Ah! ça surtout! Il sait mieux se moucher bruyamment dans son mouchoir rouge que de confesser des jeunes filles. Je crois même qu'il ne soupçonne pas l'existence d'êtres comme nous. Pour lui, il y a des prêtres, des religieuses, des vieux parents, peut-être des garçons? pas ben sûr! (p.95)

Le processus humoristique est, en somme, un moyen qu'utilise Henriette pour affirmer son "moi" tout en se protégeant des voix de l'autorité. Par l'humour et plus souvent l'ironie, elle se procure un plaisir qui lui permet de sauvegarder une partie de son équilibre psychique. Elle semble se dire: "Après tout, ce ne sont que des faibles, ils ne valent pas la peine que je m'en fasse pour ce qu'ils m'interdisent".

Puisque le "moi" exerce son humour sur autrui en adoptant le rôle de l'adulte face à un enfant qu'il rabaisse et amoindrit, on peut se demander qu'elle est sa façon de procéder quand il fait de l'humour à ses dépens et qu'il se prend lui-même pour objet. Or nous avons vu que le surmoi était génétiquement l'héritier de l'instance parentale et qu'il exerçait sa tutelle sur le "moi" de la même façon que le faisaient les parents quand il était enfant. Dans l'attitude humoristique, l'humoriste retire l'accent psychique à son "moi" et le reporte à son surmoi: "une personne se trouvant dans une situation donnée surinvestit soudain son surmoi et, dans cette attitude nouvelle, modifie les réactions de son moi"(18). Le "moi" devient ainsi un enfant à qui le surmoi sert, pour le consoler et le préserver de la souffrance, une illusion de plaisir à la place de la réalité. Cette souplesse surmoïque vient sans doute de ce que le surmoi prend sa source dans le ça et que, de ce fait, il dise au "moi" de jouir tout en exerçant sur lui une sévérité tyrannique. C'est sans doute cette complexité psychique qui fait de l'humour un don si rare et si précieux.

C'est pourtant un don que possède Henriette, et comme les occasions de consoler son "moi" ne sont pas rares, nous retrouvons fréquemment de ces traits d'esprit dans son

récit quotidien. Ses convictions religieuses ne sont pas très fortes et sa ferveur lors des retraites imposées plutôt douteuse car, Maurice étant presque toujours absent, elle ne voit pas très bien pourquoi et pour qui elle devrait être meilleure. Aussi ne prend-elle pas trop au sérieux les efforts de sainteté qu'elle se croit forcée de faire malgré tout; ces derniers servant plutôt à rassurer et amuser son "moi" qu'à l'édifier:

Nous voilà toutes converties, paraît-il une armée d'anges dont les ailes ont poussé un peu rapidement peut-être, mais elles y sont, tâtez bonnes gens incroyables!

Sans badinages, j'ai été fervente ce matin à ma communion, j'ai pris tristement une demi-douzaine de bonnes résolutions que je ne tiendrai pas...je sais, mais vrai, j'essaierai d'être pieuse et simple et humble et bonne!

Voilà un programme effrayant, dis tout de suite que tu veux être une sainte! (p.77).

Le tutoiement qui apparaît ici en fin de citation soulève une question quant au rôle de consolateur soudain accordé au surmoi. D'autant plus que ce même procédé est repris ailleurs au même service de l'humour. Il s'agit toujours de moments où, pour s'éviter l'illusion, le "moi" se met en garde: "Pauvre petite fille, va! Les chiffres t'ont troublé l'imagination. Va te coucher et rêve aux étoiles si tu veux mais n'invente pas des extravagances" (p.84). Ou encore: "Que tu es bête! Va te coucher, tu rêves à des extravagances"

ces aussi"(p.151).

Pour retracer et expliquer la présence de l'instance surmoïque dans le texte, nous avons vu, en étudiant les pro-noms, que l'utilisation du pronom de la deuxième personne du singulier traduisait une forme d'identification au surmoi, ce dernier s'adressant au "moi" pour lui imposer son autorité. Pour cette raison, l'hypothèse freudienne qui veut que le surmoi console le "moi" contre des situations d'affects désagréables nous paraît-elle difficilement conciliable avec nos avancées. D'autant plus que le surmoi, mise à part sa partie qui dit "jouis", n'a pas, dans l'appareil psychique, comme rôle de consoler et d'adoucir mais plutôt celui d'oppresser et de refouler. Freud est lui-même conscient de ce paradoxe et il avoue que la douceur qu'il suppose au surmoi dans l'humour prouve que nous avons encore beaucoup à apprendre sur la complexité de ce dernier.

L'explication psychique de l'humour dirigé par l'humoriste sur son "moi" propre peut, selon nous, se prêter également à une autre hypothèse. Il se pourrait que ce soit là un trait de malice du "moi" qui réussirait, grâce à l'humour, à laisser passer certains affects refoulés du ça tout en se gardant les faveurs du surmoi, tout en le faisant

rire comme le fait parfois l'enfant en faisant le pitre devant un parent pour se faire pardonner une faute. C'est ce qui semble se produire quand Henriette gronde ironiquement son "moi" qui s'est laissé aller à des pulsions agressives: "Encore une grossièreté à mon crédit. Je m'ai en horreur quand je ne suis pas polie..."(p.103). Le "moi" servant lui-même ses reproches au ça, il éviterait la sévérité du surmoi tout en offrant au refoulé, une occasion de se manifester.

### C- Le rêve

Le rêve constitue le matériau de base de la psychanalyse et L'interprétation des rêves, que Freud publie en 1900, se présente comme le premier échelon, et sans doute le plus important, de son élaboration théorique. Il consacre ensuite tout le deuxième chapitre de son Introduction à la psychanalyse au rêve et il y revient encore dans son dernier ouvrage, Abrégé de psychanalyse. Il faudrait donc une thèse entière pour tenir compte de tous les aspects de ce sujet. Nous devons cependant nous contenter d'en relever ici les principaux points; points qui pourront nous éclairer suffisamment sur cette théorie et qui nous permettront de faire l'analyse de ce rêve d'angoisse que fait Henriette et qui prend, pour notre compréhension du texte, une importance considérable.

Pour justifier l'intérêt de la psychanalyse à l'égard des représentations du rêve, Freud avance deux suppositions: la première, c'est que le rêve est un phénomène psychique; la deuxième, c'est qu'il se passe dans l'homme, des faits psychiques qu'il connaît sans en être conscient. Le rêve, tout comme l'acte manqué, se produit chez les gens bien portants aussi bien que chez le malade

mais il s'en distingue par la multiplicité de ses éléments. Il faut par conséquent, pour parvenir à dégager le substrat du rêve et l'interpréter, considérer séparément chacun de ses éléments: "Chaque élément signifiant du rêve, chaque image, fait référence à toute une série de choses à signifier, et inversement, chaque chose à signifier est représentée dans plusieurs signifiants"(19). La totalité du rêve constituant une substitution déformée d'un événement inconscient, son interprétation aura donc pour tâche de découvrir cet inconscient et, de ce fait, le sujet qu'il renferme. Par l'interprétation du rêve, on doit pouvoir rendre accessibles des éléments cachés, nous rapprocher de l'essence même du rêve et rendre ainsi l'inconscient conscient. Normalement, l'analyse du rêve se fait à l'aide d'associations libres que fait le rêveur et qui permettent de trouver le prétexte du rêve dans les événements de la journée qui l'ont précédé. Dans le cas du journal qui fait l'objet de notre étude, le récit des deux jours qui ont précédé le rêve sert à le situer dans son contexte et nous avons la chance que ce récit soit consigné soigneusement.

Dans son ensemble, le rêve se compose d'un contenu manifeste, c'est-à-dire de ce qu'il raconte et d'idées latentes qui pénètrent dans le rêve manifeste, soit à titre

de fragments, soit à titre d'allusions ou d'expressions symboliques. On appelle "élaboration du rêve", le travail qui transforme le rêve latent en rêve manifeste et qui fonctionne à l'aide de "condensation" et de "déplacement". Le "travail d'interprétation" est le travail opposé, c'est celui qui veut, à partir du rêve manifeste, arriver au rêve latent et à ses idées inconscientes.

Bien qu'il se dissimule derrière le contenu manifeste, c'est toujours le "moi" du rêveur qui joue le principal rôle du rêve. Le travail d'interprétation consiste alors à retracer ce "moi" qui, débarrassé des contraintes morales, cède aux exigences des pulsions sexuelles que l'éducation et le surmoi ont depuis longtemps condamnées et refoulées au fond de l'inconscient.

Le désir inconscient empruntant le rêve comme moyen de réalisation, le "moi" se prend, à sa grande stupéfaction, à rêver à des souhaits de morts à l'égard des personnes qu'il aime le plus au monde tels que des parents, conjoints, soeurs, frères et même enfants. La haine et le désir de vengeance sont d'ailleurs des manifestations très fréquentes du rêve. A l'occasion des rêves, il arrive qu'émergent spontanément de l'inconscient, des impressions de la tendre enfance qui n'ont en réalité jamais été oubliées mais qui sont seulement restées inaccessibles,

latentes et refoulées dans la région de l'inconscient. Ces événements infantiles relèvent du caractère archaïque du rêve et sont à l'origine de certains rêves d'angoisse, le cauchemar devenant la réalisation directe d'un désir repoussé.

Dans la nuit du 21 mars 1878, Henriette, qui a alors dix-huit ans, fait un rêve d'angoisse qui la bouleverse profondément. Avant d'en proposer l'interprétation, nous le transcrivons tel qu'elle le raconte elle-même dans son journal:

L'affreux rêve, j'en suis si impressionnée que j'en suis malade. Je voyais Maurice mort et exposé dans un salon très long. Pas le leur. J'étais là, seule avec lui. Il paraissait encore plus blond, avec de longues moustaches, c'était lui mais autrement, jeune pourtant mais plus beau et plus vieux. Dans mon rêve, je l'embrassai et je sens encore aujourd'hui l'impression que fit sur mes lèvres ce front glacé. J'essaie de me distraire. C'est une obsession. J'ai souffert atrocement dans ce rêve. Et aujourd'hui, je souffre de même. Ce n'est qu'un rêve, c'est absurde. Tous les détails de cette chambre sont fixés dans mon esprit avec une netteté étonnante. Il y avait des fleurs partout, à terre, sur les tables et le parfum me reste, c'est atroce! (p.213).

Deux interprétations se prêtent, selon nous, à ce rêve d'angoisse. S'il est vrai que le rêve est la réalisation d'un désir inconscient, on peut prendre comme

telle l'explication freudienne et supposer que dans sa tendre enfance, Henriette ait souhaité inconsciemment la mort de ce jeune garçon qui habitait la maison voisine de la sienne et à qui bien des droits devaient être accordés à cause de son statut de garçon, des droits qui lui étaient refusés à elle comme fille. Et tout particulièrement pour une fille qui a pour mère une personne particulièrement autoritaire et impérative. Maurice ayant suscité la jalousie d'Henriette, celle-ci aurait simplement désiré sa disparition en guise de vengeance. C'est ce que laisseraient deviner les nombreux passages où elle dit souhaiter être un garçon:

"...je suis un brave homme de petite fille"(p.85).

"je veux apprendre et savoir et être un jour assez instruite pour qu'il s'amuse avec moi comme si j'étais un garçon. J'aurais dû être un garçon, je suis manquée en fille"(p.100).

"j'aurais préféré être un garçon et son meilleur ami. Comme ça aurait simplifié bien des choses"(p.103).

Il est évident que son désir d'être un garçon est très lié à celui de se rapprocher de Maurice sans restriction, la chose sexuelle n'existant plus, mais le syntagme "être un garçon" est avant tout synonyme de liberté:

Je vis dans ma chambre comme une religieuse et je ne fais jamais à ma volonté. Si j'étais plus vieille et

quand je serai plus vieille, j'ai idée que ça changera...et je ne puis croire que tout sera terne et ennuyeux comme maintenant. J'aurais dû être un garçon, cher bon Dieu despotique(p.109).

Avoir la permission d'être avec Maurice et avoir une vie plus intéressante, c'est ce que signifie son désir d'être un garçon: "Rien de drôle au couvent, ni à la maison, ni dans moi.(...)J'aperçois Maurice qui lit et fume en lisant. Si au moins je pouvais fumer ou...sacrer! Mais je ne sais pas et c'est défendu"(p.49). Elle voudrait inverser les rôles fille/garçon pour se sortir d'une situation sans intérêt et dans laquelle la confine son sexe:

J'essaie des robes, j'achète des bagatelles, je reçois des visites et je suis toujours en mouvement sans réussir à ne rien faire qui vaille. C'est une vie de Polichinelle dont je me ~~fatigue~~rai vite. Je voudrais étudier le droit avec Maurice! C'est ça qui serait réussi, moi dans le code, lui, dans l'amour(p.220).

De tels passages montrent assez clairement une jalousie latente de Maurice et c'est cette jalousie qui serait à l'origine d'un souhait de disparition, - évidemment inconscient -, et qui ferait son apparition dans le contenu manifeste du rêve d'angoisse.

La mort éventuelle de Mademoiselle Buckley, la grand'tante de Maurice qui est signalée dans l'entrée de la veille, soit le 20 mars, constituerait, toujours selon la

théorie psychanalytique, le reste diurne qui aurait déclenché le processus du rêve de mort.

La deuxième interprétation du rêve qui, en somme complète la première, peut se faire à l'aide des symboles: "lorsqu'on connaît les symboles usuels des rêves, dit Freud, la personnalité du rêveur, les circonstances dans lesquelles il vit et les impressions à la suite desquelles le rêve est survenu, on est souvent en état d'interpréter un rêve sans aucune difficulté, de le traduire pour ainsi dire, à livre ouvert"(20). Or la plupart des éléments du rêve: le salon, la chambre (ou le salon-chambre), la table, les fleurs, les lèvres (qui embrassent), sont des symboles d'organes sexuels féminins. Seul, se dresse au milieu de toute cette "féminité", le corps raidi de Maurice "plus beau" et avec de "longues moustaches" comme symbole phallique, ( tout ce qui est long et ferme symbolisant l'organe sexuel mâle ). Ils sont seuls dans le "salon très long" qui se métamorphose en "chambre" (nuptiale?) et cela, sans transition. Il y a là tous les éléments d'une pénétration sexuelle et l'angoisse ressentie ne serait qu'un trait de la censure du rêve, si l'on considère que: "Le cauchemar est souvent une réalisation non voilée d'un désir, mais d'un désir qui, loin d'être le bienvenu, est un désir refoulé, repoussé.

L'angoisse, qui accompagne cette réalisation, prend la place de la censure"(21).

Quant aux restes diurnes qui auraient agi comme déclencheurs du rêve, Henriette fait mention, le 19 mars, c'est-à-dire l'avant-veille, d'une communion qui la rapproche de Maurice, d'une "union dans une même bénédiction divine"(p.212). Le rêve manifeste nous fournit cette "union" dans la mort et le "salon très long" avec "lès fleurs partout" pourrait bien être une allée d'église comme celle qu'empruntent ordinairement les mariés pour aller recevoir la "bénédiction divine". Que ce mariage soit consommé sur le champ, cela traduit l'empressement de la rêveuse à satisfaire son désir inconscient, celui d'une union physique avec l'objet de ce désir c'est-à-dire avec Maurice. C'est à cette interprétation, nous semble-t-il, que se prête le contenu manifeste du rêve dans son aspect symbolique et contextuel.



#### D- Conclusion

Le sujet de l'inconscient habite une région ombragée que le "moi", par mesure de sécurité, s'ingénue à camoufler. De sorte que le chemin qui nous mène à sa vérité n'est constitué que d'erreur c'est-à-dire que c'est du non-sens apparent d'un signifiant que surgit le sens du signifié inconscient. Certaines parties du discours dépourvues de significations sont pourvues d'une autre signification: celle de l'inconscient. Henriette n'est jamais si éloquente que lorsque les mots lui manquent car c'est parce que le signifiant fait défaut qu'il est révélateur de son trouble psychique et de son désir pour Maurice.

Les pulsions sexuelles et les pulsions agressives s'entrecroisent et le dynamisme du désir se perd parfois dans la révolte ou la réforme, là où, malgré le sentiment de culpabilité, le sujet parvient à s'affirmer. Ce sentiment est lui-même à deux versants puisqu'il arrive que le "moi" se culpabilise, non pas de s'être affirmé mais de ne pas l'avoir fait. A certains moments, Henriette ne se reproche pas d'avoir agi à sa tête mais de s'être laissée dominer par

excès de conscience et d'avoir ainsi cédé "sur" plutôt qu'"à" son désir.

Nous avons vu que la maladie se déclenche et se maintient pour le bénéfice primaire et secondaire qu'elle apporte au "moi". Ce dernier fuit dans la maladie quand la lutte qu'il doit livrer avec le monde extérieur et le surmoi devient intenable. La maladie, c'est l'oasis de paix où Henriette se réfugie quand elle ne peut plus affronter la réalité. Alors seulement, l'autorité s'adoucit et son "moi" se repose enfin. Mais n'oublions pas qu'il ne vit "qu'à demi", c'est-à-dire qu'il se laisse dominer par la maladie de peur de ne pas trouver dans la réalité une source de satisfaction correspondant à ses besoins pulsionnels. Ce sommeil maladif est cependant peu formateur et peu fructueux pour l'esprit. Le "moi" se contentant alors d'une demi-vie et la maladie réapparaissant très souvent, il ne faut pas nous étonner de voir se transformer ce "moi" au fil de l'énonciation jusqu'à devenir méconnaissable à la fin du récit. Quant à l'humour qui quelquefois le console, bien qu'il soit révélateur d'inconscient, il est plus près des larmes que du rire et ne sert au "moi" qu'à le bercer sans jamais vraiment l'affirmer.

Freud se plaisait à parler du rêve comme de "la voie royale qui mène à l'inconscient". Ce qui ne veut pas dire que nous nous y rendions sans détour et sans hésitation car, dans le rêve, dit Lacan, "il y a un ombilic extrêmement confus"(22). Malgré cette confusion, nous croyons déceler dans ce rêve d'angoisse que fait Henriette, la plus flagrante manifestation de son désir inconscient. Unis devant Dieu, "union divine", les amoureux peuvent enfin s'unir physiquement comme le révèle la dimension symbolique du rêve. Mais le baiser qu'ils échangent est "glacé" et aussi désespéré que la mort qu'ils partagent et qui est celle d'un renoncement constant imposé par le monde et la société. Cette dernière ne leur permettant de vivre et d'assumer leurs désirs que le jour où ils se seront inscrits dans sa normalité par le mariage. Pour réaliser ses désirs et ses rêves, le "moi" n'a qu'un choix: trouver le sommeil en se berçant.

Références:

- 1 - Jacques Lacan, Le Séminaire. livre XI, Paris, Seuil, 1973, p.186
- 2 - Le Séminaire. livre XI, op.cit., p.189
- 3 - Alain Juranville, Lacan et la philosophie, Paris, PUF, 1984, p.112
- 4 - Sigmund Freud, Malaise dans la civilisation, Paris, PUF 1983, p.98
- 5 - Anna Freud, Le moi et les mécanismes de défense, Paris, PUF, 1949, p.147
- 6 - Jacques Lacan, Le Séminaire. livre VII, Paris, Seuil, 1986, p.370
- 7 - Sigmund Freud, Cinq leçons sur la psychanalyse, Paris, PUF, 1979, p.65
- 8 - Le Séminaire. livre VII, op.cit., p.137
- 9 - Le Séminaire. livre VII, op.cit., p.155
- 10- Cinq leçons sur la psychanalyse, op.cit., p.58
- 11- Sigmund Freud, Métapsychologie, Paris, Gallimars, 1943, p.150
- 12- Sigmund Freud, Inhibition, symptôme et angoisse, Paris, PUF, 1951, p.101
- 13- Bernard Dupriez, Gradus. Les procédés littéraires, Paris, 10/18, 1980, p.355
- 14- Métapsychologie, op.cit., p.154
- 15- Jacques Lacan, Le Séminaire. livre I, Les écrits techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975, p.295
- 16- Le Séminaire. livre I, op.cit. p.292
- 17- Sigmund Freud, Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1930, p.370

- 18- Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient,  
op.cit. p.375
- 19- Le Séminaire, livre 1, op.cit. p.292
- 20- Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse, Paris,  
PBP, 1969, p.136
- 21- Introduction à la psychanalyse, op.cit. p.201
- 22- Le Séminaire, livre 1, op.cit. p.309

## CHAPITRE 111

## Complexité et métamorphose du "moi"

La complexité du processus psychique a pour conséquence immédiate, la complexité du "moi" en tant que représentant de la totalité du sujet. Dans le journal, la "petite Henriette" de Maurice Saint-Jacques a du fil à retordre avec "Mademoiselle Dessaulles", fière descendante des seigneurs de Maska (1). L'étude des conflits psychiques nous permet cependant d'apprivoiser cette complexité et d'aborder, en les expliquant autrement, certains comportements relevés par les spécialistes du journal comme étant propres aux intimistes, tels que le narcissisme, la solitude, ou la sensualité, tout en prenant en considération le moment critique de la puberté pendant lequel s'écrivent souvent les journaux de jeunes filles.

### Le narcissisme

Les théoriciens du journal intime notent généralement chez les diaristes, une forte tendance au narcissisme; le "moi" se servirait du journal intime comme d'un miroir dans lequel il se complaît à regarder son image loin du monde extérieur: "Le journal est une sorte de miroir pour Narcisse"(2), dit Béatrice Didier. C'est là, nous semble-t-il, une façon un peu simple de concevoir à la fois l'écriture intimiste et la notion de narcissisme.

L'idée du narcissisme ayant une acception très diverse, le terme ne se prête pas facilement à une définition univoque qui nous permette de le préciser. Chez Freud; le narcissisme a deux aspects: l'un primaire, l'autre secondaire. Le narcissisme primaire se caractérise par l'absence totale de relation à l'entourage, c'est-à-dire qu'il désigne un état où l'enfant investit sur lui-même toute sa libido, se prenant personnellement comme objet d'amour avant de choisir des objets extérieurs. Alors que le stade primaire est passager, le narcissisme secondaire a trait à la structure permanente du sujet qui retourne sur son "moi", la libido retirée de ses investissements objectifs. Selon cette conception freudienne, Henriette, pour

être diariste, n'est pas narcissique pour autant. Son premier choix objectal ayant été son père et ce père lui ayant été refusé par la mère, sa libido ne s'est pas retirée sur son "moi" mais a été portée sur un nouveau choix objectal: Maurice. En l'absence de ce dernier, le "moi" peut introjecter cet objet à qui il adresse des reproches indirectement en projetant ceux-ci sur lui-même comme nous avons pu le constater en étudiant la mélancolie, mais ce "moi" ne se prend à aucun temps comme objet d'amour.

On peut présumer que c'est cette absence de narcissisme qui fait que les regards qu'Henriette pose sur son "moi" prennent forme de questionnements plutôt que de complaisance. Et tandis que Narcisse tombe amoureux de son reflet, Henriette critique le sien, comme en témoigne par exemple le sentiment de culpabilité. Son miroir, si miroir il y a, est un miroir brouillé: "Je regarde au fond de moi ce soir, je ne suis pas contente, je ne suis pas claire, mais pas du tout!"(p.124). Elle refuse d'ailleurs longtemps de donner à Maurice, malgré son insistance, le reflet de ce reflet "pas clair": "Il (Maurice) a continué à me prier pour avoir mon portrait. J'ai dit non, (...) j'aurais aimé lui faire plaisir, mais donner mon portrait, moi?"(p.23).

Jacques Lacan a postulé, en rapport avec le narcissisme secondaire freudien, une expérience narcissique

fondamentale qu'il désigne sous le nom de "stade du miroir". C'est à partir de l'image de l'autre, selon Lacan, que le sujet accède à son identité. L'identification de l'enfant à son image spéculaire n'étant rendue possible que dans la mesure où elle est soutenue d'une certaine reconnaissance de l'autre qui est en général la reconnaissance de la mère. Dans le stade du miroir, l'enfant reçoit du regard du semblable, l'assentiment que l'image qu'il perçoit (dans le miroir), est bien la sienne et il jubile, comme Narcisse, il est amoureux de cette image avec laquelle il s'identifie. Le "moi", étant une image projetée à travers ses multiples représentants, il ne peut prendre, par conséquent, sa valeur de représentation imaginaire que par l'autre et qu'en regard de cet autre. Parce qu'il permet l'identification à l'image du semblable qu'il perçoit, le stade du miroir est génétiquement fondamental pour le sujet; il est la constitution de la première ébauche de son "moi". Le "moi", ainsi posé, devient un objet prisonnier d'une relation intersubjective avec ce même semblable dont il est l'image et avec lequel il ne pourra jamais communiquer de sujet à sujet. Les deux étant captifs de l'imaginaire, ils ne pourront pas avoir accès au symbolique et à ce que Lacan appelle la "parole pleine". Ils resteront à jamais condamnés à une "parole vide" et au rapport factice du "moi" à "moi" car la

dimension imaginaire fait en sorte que le stade du miroir, bien qu'il commence entre les sixième et dix-huitième mois de la constitution de l'être humain, se poursuit ensuite durant toute sa vie.

Ce stade étant fondamental pour la formation du "moi" qui s'identifie alors à la mère perçue avec joie dans le miroir, on peut se demander avec quelle image réelle le "moi" d'Henriette a pu effectuer cette identification. Sans avoir recours aux détails biographiques, nous pouvons voir dans le journal même que la personne qui a pris soin d'Henriette à l'origine de ce stade important pour la formation du "moi" a été Kate, la bonne Irlandaise qui est restée quatorze ans au service de la famille Dessaulles (p.308):

"La bonne vieille Kate! Que je la pleurai quand elle partit parce que maman n'en voulait plus. Ce fut un de mes plus gros chagrins d'enfant(...)j'en voulais à maman. Un de mes premier grief contre elle.(...)J'avais dix ans, Alice, huit, nous aurions dû savoir nous servir, mais Kate nous avait habituées autrement. Elle nous peignait, nous chaussait, nous habillait (.p.263)

Il paraît donc assez probable qu'Henriette se soit identifiée à cette "mère" qui la "peignait" (sans doute devant le miroir). D'autant plus que sa mère véritable meurt alors qu'elle n'a que quatre ans et qu'elle ne lui laisse qu'un "très vague souvenir"(217). Quant à sa belle-mère qui renvoie la bonne Kate sans raison si ce

n'est, selon Henriette, qu'elle "n'en voulait plus", ce passage laissant entendre que Kate prenait la place de la mère dans le coeur des enfants et que c'est pour reprendre cette place qu'elle la congédie, cette belle-mère n'apparaît que sous les traits de l'interdiction surmoïque, que sous l'aspect d'un visage froid avec lequel le "moi" ne peut que difficilement s'identifier:

...je puis me fermer le coeur avec tout ce qu'il y a dedans, parce que la maman que j'ai, moi, je l'ennuie, elle me parle à peine, je sens que je suis dans son chemin comme un petit embarras.  
(p.55).

La complexité du "moi" d'Henriette peut bien être renforcée par cette image à trois dimensions que projette le miroir, c'est-à-dire une image brouillée au départ et qui fait que s'il y a narcissisme chez elle, ce ne peut être que sous l'angle d'une incertitude; le "moi" ne sachant pas vraiment à quelle image ou plutôt à quelle mère se référer. L'identification à un autre un peu vague et un peu flou fait ainsi que le "moi" se questionne plus qu'il ne se complaît dans son reflet.

Bien plus, quand le "moi" se regarde, ce n'est que pour mieux se projeter vers le dehors, pour se sortir et triompher de sa prison intérieure. A tout instant, le récit parle d'un désir de métamorphosé. Henriette n'aime pas son "moi" qu'elle voudrait voir se transformer: en oiseau,

en crustacé ou en une bête quelconque. L'envol est son image préférée: "J'aurais dû être une fleur ou un oiseau, plutôt un oiseau à cause des ailes. Je ne suis heureuse qu'à l'air, là où je ne me sens arrêtée par aucun mur"(p.58). Elle désire monter à cheval comme Maurice pour "aller vite comme le vent et (se) rendre au bout du monde, aussi loin qu'on peut aller..."(p.48). Pour échapper à ses devoirs, elle voudrait "dormir deux mois" ou "se changer en rat!"(p.45). Près de la mer, elle souhaite "être une huître...et heureuse"(p.110), pour ne plus penser à sa vie. Par moments, elle s'offre des boutades en guise de consolation: "Je suis peut-être une espèce de "petite crocodile"!"(115). Parce qu'elle aime sa mère malgré tout, elle se dit:"je suis une petite bête et une assez bonne petite bête"(p.128); ou, de peur de blesser quelqu'un, elle dit préférer "être une bête, n'importe quoi d'inoffensif qui ne fait jamais mal aux autres"(p.193). L'écriture chez Henriette Dessaulles, apparaît donc beaucoup plus comme lieu de lancement que comme celui d'un retrait. Si "l'expérience du journal" s'apparente à "l'expérience du miroir"(3), comme le suppose Béatrice Didier, il s'agirait d'un miroir qui projette l'image du "moi" vers l'extérieur plus qu'il ne la reflète. A moins que ce ne soit un miroir déformant.

Après avoir étudié le comportement du "moi" en tant

que représentant de l'appareil psychique, nous pouvons imaginer qu'il tient sa complexité de cette situation inconfortable dans laquelle le placent le ça d'une part, (la bonne Kate) et le surmoi de l'autre, (la belle-mère marâtre). Ce qui le forcerait à chercher en dehors, des solutions à son déchirement interne. Quoi qu'il en soit, en préférant être un "rat" plutôt que lui-même, le "moi" s'éloigne de l'image du Narcisse tel que le mythe nous la présente et tel que les théoriciens du journal intime l'entendent. Cela indique aussi qu'il est plus facile au "moi" de se métamorphoser ou de se laisser modeler que de s'aimer à en mourir comme Narcisse, malgré le danger que ce choix implique sur lui en tant que sujet.

### La solitude

"Être soi, ou mieux vivre avec soi, telle est, selon Alain Girard, l'ambition de l'intimiste, et, s'il note dans sa journée quelque moment plutôt qu'un autre, c'est parce qu'il a le sentiment d'avoir été à l'instant qu'il retient, un peu moins loin de lui-même"(4). Ce passage théorique fait du diariste un être solitaire qui ne vit qu'en vertu de son monde intérieur, de son univers personnel

où il est à l'abri des événements du dehors. Cette particularité étant un effet de son introversion, la solitude est alors le résultat d'un choix personnel qu'il préserve au prix d'une distance respectueuse créée volontairement entre lui, les autres et le monde.

Sans doute à cause de sa complexité particulière, le "moi" d'Henriette semble échapper, une fois de plus, à ces généralités. Cette diariste n'est pas un être introverti et sa solitude ne se présente pas comme un refuge mais comme un mal triste à supporter. Quand elle se retire dans sa chambre, c'est pour fuir soit l'autorité maternelle, soit la surveillance du couvent. En l'absence de son père, c'est à l'atmosphère glaciale de la maison qu'elle veut échapper :

"Les figures sont longues, le ton sec, les mouvements raides, et quand je suis en bas, je n'ai qu'un irrésistible désir de courir m'enfermer dans un coin bien noir"(p.152).

A un moment, elle dit "être faite pour la cellule où personne ne pénètre"(p.206), mais ce n'est pas tant par goût de solitude que par peur d'une autre invitée de sa mère qu'elle ne tient pas à recevoir.

Ce n'est pas la société qu'Henriette veut éviter. Elle aime les rencontres et le texte regorge d'exclamations telles que: "tout pour une diversion"(p.47), "La bonne soirée"(p.56), et de récits joyeux: "Je me sentais les yeux

rire et le coeur déborder de joie dans tout le clair soleil et si près de lui"(p.127). "Lui", c'est évidemment Maurice. Si la solitude est refuge, c'est un refuge contre le surmoi car lorsque se présente une occasion de s'amuser et de dépenser son énergie agréablement, surtout si Maurice est dans les parages, Henriette est bondissante de joie. En somme, la solitude est plutôt un manque qu'un retour sur soi et la raison profonde de ce manque, c'est l'absence de Maurice qui emporte avec lui toute la joie de vivre:

"Que je m'ennuie de lui, écrit-elle, j'ai froid au coeur dans cette solitude que j'endure"(p.78);

ou encore:

"...depuis son départ le ciel est moins bleu l'air moins bon, la vie grise et un brouillard d'ennui enveloppe une pauvre âme seule" (p.177).

A l'approche de son mariage, elle délaisse cependant avec joie la vie mondaine, qu'elle avoue aimer, pour aller retrouver Maurice: "Quand je pense, mon aimé(...) que tu m'emportes avec toi, que tu m'enfermes avec toi. Non! c'est trop extraordinaire"(p.325). Alors seulement, nous pourrions parler d'une solitude heureuse de la diariste, mais l'écriture du journal prenant fin au même moment, nous sommes forcée de constater que tant et aussi longtemps que le "moi" ne peut pas laisser libre cours aux désirs du ça, (projetés sur Maurice), la solitude est un effet du principe de réalité qui s'oppose au principe de plaisir sans se soucier

du sujet qu'il repousse et ce, au point de perdre ce sujet au passage s'il le faut.

### La sensualité

On doit à Freud d'avoir décentré le sexuel des seules parties génitales et de l'avoir reporté sur toute la surface du corps. Si bien que la sensualité qui se lit dans les mots tout au long du texte à l'étude ne serait qu'une autre manifestation des pulsions sexuelles.

Parmi les constantes que les spécialistes relèvent dans l'écriture du diariste, se range celle d'un corps qui, apparemment, ne se dit pas ou, s'il se dit, ne le fait "qu'en tant qu'il est souffrant" (5). Effectivement, Henriette ne se regarde presque jamais dans le miroir, se dit sans coquetterie et ne parle de son corps que pour mentionner sa bonne ou mauvaise mine selon qu'elle est malade ou en bonne santé et ces remarques se font par un tiers, jamais par elle:

"Augustine me trouve maigre, grande, me trouve pâle aussi. Elle n'a pas dit laide mais ça doit être laid. Je m'informerai demain, je préfère ne pas être une horreur quoique je ne sois pas du tout coquette"(p.151).

Ce corps, vraisemblablement peu soucieux de son

reflet, n'a pas moins besoin de chaleur puisqu'il souhaite sans cesse être entouré. Parfois, Henriette s'enroule "dans un grand tricot doux, doux et chaud(...)comme les petits poulets"(p.70) ou elle passe "deux heures sans bouger", enveloppée dans un "grand tricot doux, le chat dans (ses) bras(...)ayant bien chaud et bien doux, rêvant de pays bleus où le soleil est toujours brillant et la brise toujours caressante"(p.87). Elle se dit "agitée, impétueuse et vibrante"(p.80), et en écoutant le pianiste Robinson qui joue du Chopin comme "un ange", elle écrit: "C'est si beau, j'en ai l'âme toute vibrante et un peu meurtrie aussi"(p.113). Elle recherche avidement les caresses de son père: "je mets ma tête sur son épaule, et je ne dis rien, jouissant en silence d'être enveloppée dans sa tendresse"(p.78). La conscience de son corps la ramène irrésistiblement vers Maurice à qui elle s'adresse dans sa solitude:

"dans ma fenêtre(...)je suis venue à bout de me geler le corps et les idées. Sagesse (Maurice), tu me gronderais, si tu savais. Si tu m'avais vue dans la fenêtre, laissant la pluie me mouiller les cheveux et le vent me caresser si rudement"(p.68).

Malgré le soin qu'elle prend de toujours recouvrir sa sensualité de sentiments nobles se rapportant à "l'âme", au "coeur" ou à la "tendresse", son désir sexuel passe par

les sens, ou mieux, se trouve dans les sens: "je me retrouvai avec lui(...)sentant toute la caresse de ses chers yeux aimants m'entrer dans le coeur"(p.84). Si les coeurs se rejoignent, ils le font par la voie du corps: "je les ai dans le coeur, les minutes, les paroles, la voix, les yeux, ce tout de lui que j'aime" (p.90).

C'est donc le corps qui parle par la sensualité. Quant à la maladie, comme nous l'avons vu plus haut, elle n'est pas une raison de plaintes mais une fuite hors de ce corps et un moyen d'assurer une certaine jouissance à son "moi" à qui cette jouissance est refusée normalement. Le symptôme est d'ailleurs une manifestation de ce refus et de ce refoulement, et c'est par son étude que la psychanalyse en arrive à comprendre et à guérir très souvent les névroses.

### La puberté

Ce n'est pas par hasard que la plupart des journaux de jeunes filles et, entre autres, celui qui nous intéresse, s'écrivent entre quatorze ans et vingt ans, et qu'ils couvrent la période de crise de la puberté, c'est-à-dire une période où se produit une poussée de la libido. La psychanalyse, qui reconnaît trois étapes principales au

développement de la sexualité -- la première enfance (un an), la puberté et la ménopause-- ne met cependant pas l'accent sur cette période proprement dite mais constate tout de même qu'à ces étapes le ça est relativement puissant et qu'il s'oppose à un "moi" relativement faible. A l'adolescence, ce renouveau de la sexualité infantile est cependant soumis à des conditions différentes de celles de la tendre enfance: la puberté faisant suite à une période de latence pendant laquelle s'est formé le surmoi ou conscience morale et le sentiment de culpabilité. Alors que le "moi" de la première enfance était encore inachevé et plus soumis à l'influence du ça, le "moi" de la puberté est consolidé, plus rigide. Alors que le "moi" infantile pouvait s'insurger contre le monde extérieur et s'allier le ça pour trouver quelque satisfaction instinctuelle, le "moi" de l'adolescence ne peut le faire qu'au prix d'un conflit intérieur. A ce moment-là, on peut déjà dire du "moi" qu'il "est fait sur mesure", c'est-à-dire taillé de façon à établir un équilibre entre ces deux forces: la poussée pulsionnelle et la pression du monde extérieur"(6).

Parce qu'il est déjà fort, le "moi" cherche à résister davantage au processus instinctuel pendant cette période de maturation sexuelle et l'intellectualisme est une des méthodes dont il se sert pour y arriver; l'intensi-

fication de son intellectualité constituant une partie des efforts habituels qu'utilise le "moi" pour dominer, à l'aide de la pensée, cette nouvelle poussée des pulsions qui l'effraie. Le désir qu'a l'adolescent de changer le monde vient de cette réaction: "La conception du monde qu'il s'est forgée, par exemple le désir de voir se faire une révolution dans le monde extérieur, répond ainsi à la perception des nouvelles exigences du ça, exigences qui bouleversent toute sa vie"(7). Mais ce ne sont là que des rêveries diurnes car les activités intellectuelles de l'adolescent, si brillantes et si remarquables soient-elles, sont néanmoins assez stériles car il a tôt fait d'étouffer ses ardeurs et de se modeler aux réalités extérieures. Ainsi, Henriette qui voulait refaire le monde, se réforme plutôt elle-même en se rangeant, à la fin de son journal, du côté de ces gens raisonnables qu'elle trouvait pourtant si tristes au début.

Parce qu'elle est une forme d'intellectualisme, l'écriture du journal intime constitue un réservoir des pulsions en même temps qu'elle est le lieu de leur maîtrise: "le journal joue, par moments, le rôle d'un principe de réalité, constate Marie-Françoise Luna"(8). A notre avis, ce serait plutôt le destinataire qui jouerait ce rôle de principe de réalité car dans le journal

d'Henriette, il se produit un changement remarquable dans son comportement à partir du moment où elle décide de le faire lire à Maurice:

Si je me sens triste, (...) mon mouvement instinctif est de sortir ce cahier et de le barbouiller. Au fond de cet instinct, il y a l'impression que j'ai un confident et en cherchant le fin du fin, je découvre que c'est, ou du moins que j'ai l'illusion, que je parle à Maurice, qu'il verra ces pages dans un lointain avenir. Ceci est nouveau, de quelques mois seulement... comme je fais des progrès en sagesse (p.198).

Se rapprocher de Maurice à qui elle donne le surnom de "Sagesse" et par la voie du journal qui lui est implicitement destiné, cela voudrait dire que l'instance morale représentée par le mot "sagesse" serait également représentée par Maurice: faire lire son journal à Maurice correspondant à un "progrès en sagesse". Ce qui est étonnant — puisque Maurice est généralement perçu comme celui qui induit le "moi" en tentation par son désir constant d'embrasser et de caresser Henriette. Désir qu'elle se croit forcée de repousser malgré son propre désir et sa peur de le contrarier: "Mon ami, si je ne craignais de te faire de la peine je te demanderais de cesser ces caresses..." (p.241). Dans le conflit psychique, Maurice passe ainsi du ça au surmoi, ou, plutôt, il est les deux à la fois. Dans son écriture et par son écriture, la diariste fait fonctionner

ce rapport étroit entre la tentation et la vertu. La sagesse qu'elle rattache à Maurice est aussi bien substantivée qu'adjectivée:

"Adorer un homme ou une femme, cela se fait-il?(...)Sagesse, en me demandant de t'aimer plus que tout(comme tu dis m'aimer, toi) prétendrais-tu à un tel culte? Alors où serait ta sagesse?" (p.112).

Bien plus, à vingt ans, elle l'appelle en riant "mon cher révérend père"(p.309) et elle le laisse lui interdire la lecture d'un livre:

Et je revins à la maison, en lui laissant ce mystérieux volume dont j'ignore même le titre.  
Et voilà comment sont menées les petites filles dont l'ami est un Sage!(p.309)

Et elle se dit même touchée de tant de tendresse et de sollicitude. Quand on se rappelle qu'à quatorze ans, elle lui tenait tête en lui refusant avec fermeté son portrait:

"J'ai dit non, il a insisté - il a dit "je veux" et j'ai dit non. S'il croit que je ferai ce qu'il veut!"(p.23).

On ne peut que constater un changement radical. De plus, Maurice étant aussi bien l'objet de désir que le censeur et le destinataire du journal, le "moi" qui veut s'assurer ses faveurs et bien plus, son amour, doit rejoindre l'image de "sagesse" qu'il projette. Pour mériter Maurice, Henriette

doit faire "des progrès" en ce sens. D'ailleurs, au moment où elle fait cette entrée dans son journal, son attitude est déjà sensiblement modifiée. Un mois auparavant, elle se confesse pour Noël et dit être: "plus touchée qu'il pourrait le paraître" (p.181) en refusant d'aller à une "réunion intime organisée pour attendre la messe de minuit", parce que le sérieux est "expressément banni de cette réunion". Bien qu'elle dise manquer là une des rares occasions de rencontrer Maurice, elle choisit tout de même (stoïquement) de refuser l'invitation pour se préparer sérieusement à recevoir la communion. Le 30 décembre suivant, elle prend des résolutions: "je ne serai plus jamais une petite pleureuse" (p.182), et le lendemain, elle se trace une destinée: "Ce ne sera plus la vie qui me fera...je ferai ma vie de tout ce qui est en moi", mais trois lignes plus bas elle ajoute: "C'est entre tes mains, mon Dieu, que je remets mon avenir et mon âme et tout moi" (p.183).

En même temps qu'elle dit s'affirmer et se prendre en main, elle s'inscrit dans le cliché le plus traditionnel: elle s'en remet à Dieu comme elle s'en remettra à Maurice pour la vie le jour de son mariage. D'ici là, elle se conforme doucement au modèle commun et à la "norme"(9) en pratiquant, entre autres, la vertu de charité. Les pauvres, ses "protégés", lui offrent l'occasion de soigner sa propre

mélancolie: "de ne plus être la petite Inertie qui rêvassait en se lamentant de maux imaginaires"(p.196).

En somme, le "moi" qui, comme nous l'avons signalé précédemment, se modifie chaque fois qu'il doit renoncer aux pulsions et aux affects est d'autant plus menacé et vulnérable pendant l'adolescence que les poussées pulsionnelles sont plus fortes et que le champ des transformations est plus vaste. Et notons que, pour Henriette, cette adolescence dure six ans puisqu'elle se dit encore "une petite fille" à vingt et un ans.

#### Un "moi"-"je" non Sujet

La démarche que nous nous sommes proposée au départ, et qui consistait à suivre la métamorphose du sujet dans le Journal d'Henriette Dessaulles en nous éclairant d'une approche psychanalytique, nous amène à conclure que ni le "moi" ni le "je" du discours ne constituent le sujet véritable. Le "moi" qui dit "je" n'est jamais que la façade du sujet, la partie chargée de représenter Henriette Dessaulles. Le sujet de l'inconscient, comme un prisonnier à travers ses barreaux, n'apparaît pour sa part qu'à travers les preuves de sa présence que sont les différentes

manifestations de l'inconscient telles que le rêve, les actes manqués et les symptômes divers que sont la maladie ou la révolte.

La narratrice, le personnage principal et Henriette Dessaulles étant tous trois représentés par le "moi"- "je" du récit, le pacte autobiographique(10) est réalisé et l'énoncé se rapporte directement à l'auteure. Le journal permet en effet ce lien intime entre l'énoncé et celle qui l'énonce, contrairement à l'oeuvre de fiction pure. Quant au sujet de l'inconscient, il n'est rattaché qu'à l'énonciation: "...le "je" qui énonce, le "je" de l'énonciation, dit Lacan, n'est pas le même que le "je" de l'énoncé"(11). C'est ce "je" de l'énonciation qui nous a permis de découvrir le sujet du désir, car, ajoute le psychanalyste: "Tout ce qui anime, ce dont parle toute énonciation, c'est du désir"(12). C'est ce que nous avons essayé de faire dans la deuxième partie du travail après avoir défini le fonctionnement de l'appareil psychique dans la première partie.

La métamorphose du sujet, telle que nous l'avions pressentie au départ, ne peut s'appliquer qu'au "moi"- "je" de l'énoncé et non au sujet de l'énonciation. C'est ce "je" qui se modifie et se modèle, jamais le sujet de l'inconscient. Par contre, la force surmoïque à laquelle ce

dernier fait face étant trop intransigeante, il doit, pour trouver une certaine forme de réalisation, aller rejoindre cette force. C'est dire qu'à défaut d'un sujet qui va rejoindre le ça comme le propose la découverte freudienne, nous sommes en présence d'un sujet qui se conforme au surmoi. C'est ce que semble faire Henriette en se mariant, c'est-à-dire en empruntant la seule voie qui lui permette de réaliser son désir de Maurice tout en étant en harmonie avec le monde extérieur. Encore que cette voie soit pleine d'embûches puisque le mari (Maurice) doit auparavant être accepté par les parents et que la mariée (Henriette) doit se conformer aux aspirations de celui qui "l'emporte" et qui prétend prendre soin d'elle "comme un "baby""(p.278).

La jeune fille volontaire qui, au début du journal, voulait révolutionner le monde et prétendait "pouvoir sa vie", accepte, à la fin de ce même journal, d'engager cette vie dans l'ignorance totale et de se laisser impassiblement emporter par un autre au nom de l'amour:

Ça paraît simple peut-être aux gens ordinaires être la femme de quelqu'un!... moi, je ne sais pas bien tout ce que cela signifie, ce n'est pas que j'ai de la curiosité, mais je me sens un peu bête, à force de ne rien savoir. (p.319)

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter à ces mots: "je suis heureuse, heureuse à le crier".

Mais d'où vient ce cri et vers quoi se dirige-t-il?

Il semble venir du fond de l'inconscient pour se rendre, sous la tutelle du "moi", vers un "étrange inconnu" qui s'offre à ce dernier sous la forme d'une "aventure merveilleuse", surtout... "sans pommier interdit" et... "sans Eve désobéissante et curieuse"(325).

Références:

- 1 - Roger Le Moine, "Journal d'Henriette Dessaulles", in Livres et auteurs québécois, Montréal, Ed. Jumonville, 1971, p.175
- 2 - Béatrice Didier, Le journal intime, Paris, PUF, 1976, p. 112
- 3 - Le journal intime, op.cit., p.112
- 4 - Alain Girard, Le journal intime, Paris, PUF, 1963, p.497
- 5 - Béatrice Didier, Le journal intime, op. cit. p.111
- 6 - Anna Freud, Le moi et ses mécanismes de défense, Paris, PUF, 1949, p.133
- 7 - Le moi et ses mécanismes de défense, op. cit., p.150
- 8 - Marie-Françoise Luna, "L'autre lieu du moi. Etude sur trois journaux de jeunes filles", in Le journal intime et ses formes littéraires, Genève, Librairie Droz, 1978, p.303
- 9 - Patrick Imbert, "Fadette, journal d'Henriette Dessaulles" in Lettres québécoises, 24, Hiver 81-82, p.71
- 10- Philippe Lejeune, Le pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975, 358 p.
- 11- Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XI, Paris, Seuil, 1973, p.127
- 12- Le Séminaire, livre XI, op. cit.,p.129

## BIBLIOGRAPHIE

## 1 - OUVRAGES D'HENRIETTE DESSAULLES

A - OEUVRE A L'ÉTUDE

Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880,  
Montréal, Ed. Hurtubise, HMH, 1971, 326 p.

B - AUTRES PUBLICATIONS

## a. Livres

Fadette (Henriette Dessaulles Saint-Jacques), Lettres de Fadette, 1ère série, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1914, 152 p.

....., Lettres de Fadette, 2e série, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1915, 134 p.

....., Lettres de Fadette, 3e série, Montréal, Le Devoir, 1916, 163 p.

....., Lettres de Fadette, 4e série, Montréal, Le Devoir, 1918, 176 p.

....., Lettres de Fadette, 5e série, Montréal, Le Devoir, 1922, 177 p.

....., La Mission de la mère, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, 16p.

....., Les Contes de la Lune, Montréal Thérien, 1932, 146 p.

....., Il était une fois, Montréal, L'Imprimerie Populaire, 1933, 154 p.

## b. Articles de journaux et de revues

Mécréant (Henriette Dessaulles Saint-Jacques), J'ose-  
rai le dire, dans Le Nationaliste, 6e année, no  
10, 2 mai 1970, p.3

Saint-Jacques, Mme H.-D., Les Femmes et les Lettres françaises au Canada, dans Premier congrès de la langue française au Canada, 1912, Mémoires, Québec, L'Action Sociale, 1914, p.457-466

Aubry, Danielle (Henriette Dessaulles Saint-Jacques) Simple bon sens, dans La Bonne Parole, vol.2 no 7, sept. 1914, p.6-7

Saint-Jacques, Mme H.-D., La femme et la langue française au Canada, dans Le Devoir, vol. 7, no 12, 24 mai 1916, p.3

Saint-Jacques, Mme H.-D., Congrès du Parler français, dans Le Devoir, vol. 7, no 12, 24 mai 1915, p.5

Fadette (Henriette Dessaulles Saint-Jacques), Comment servir. Les Mères, dans L'Action française, 4e année, no 7, 20 juillet 1920, p.289-304.

Saint-Jacques, Mme H.-D., L'Oeuvre de l'Hôpital Sainte-Justine, dans La Bonne Parole, vol. 10, no 5, mai 1922, p.5-6

Fadette (Henriette Dessaulles Saint-Jacques), L'Education familiale, dans Semaines Sociales du Canada. 4e Session. 1923. La Famille, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p.289-308.

Fadette, (Henriette Dessaulles Saint-Jacques), Madeleine de Verchères, dans Le Devoir, vol. 23, no 92, 21 avril 1932, p. 5.

#### c. Etudes

Couture, Jeannine, Fadette: vie et oeuvre de Madame H.-D. Saint-Jacques (1860-1946), Thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1966, 168 p.

Imbert, Patrick, "Fadette, journal d'Henriette Dessaulles" in Lettres québécoises, 24, Hiver 81-82, p.71

Lemieux, Louise, "Mme Maurice Saint-Jacques", dans Plein Feux sur la littérature de jeunesse au

Canada français, Montréal, Leméac, 1972, p. 29, 185, 218, 244.

Le Moine, Roger, "Journal d'Henriette Dessaulles", in Livres et auteurs québécois, Montréal, Ed. Ju-monville, 1971, p.175

Major, Jean-Louis et Claude Fournier, "Le Journal (1874-1882) d'Henriette Dessaulles", in Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français 9, 1983, p.730

Raoul, Valérie, "Moi (Henriette Dessaulles), ici (au Québec), maintenant (1874-80)": articulation du journal intime féminin, in The French Review, no 6, Vol. LIX, U.S.A., may 1986, p. 841-848

# 11 -OUVRAGES DE PSYCHANALYSE

' Abraham, Nicolas et Maria Torok, L'Ecorce et le noyau, Paris, Aubier-Montaigne, Flammarion, 1978, 330 p.

Charron, Ghyslaine, Freud et le problème de la culpabilité, Editions de l'Université d'Ottawa, 1979, 190 p.

Dor, Joël, Introduction à la lecture de Lacan, L'inconscient structuré comme un langage, Paris, Denoël, 1965, 265p.

Felman, Shoshana, Le Scandale du corps parlant, Paris Seuil, 1980, 218 p.

Freud, Anna, Le moi et les mécanismes de défense, Paris, PUF, 1949, 166 p.

Freud, Sigmund, L'Interprétation des rêves, Presses Universitaires de France, 1967, 573 p.

....., Moïse et le monothéisme, Paris, Galimard, 1948, 186 p.

....., La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1970, 141 p.

- ....., "Analyse terminée et Analyse interminable", in Revue française de psychanalyse, no 1, 1939
- ....., La vie sexuelle, Paris, PUF, 1970, 155 p.
- ....., Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973, 306 p.
- Freud, Sigmund et Joseph Breuer, Etudes sur l'hystérie, Paris, PUF, 1967, 254 p.
- ....., Nouvelles conférences de psychanalyse, Paris, Gallimard, 1971, 241 p.
- ....., Résultats, idées, problèmes 1, Paris PUF, 1984, 263 p.
- ....., Résultats, idées, problèmes 11, Paris, PUF, 1985, 295 p.
- ....., Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 1983, 107 p.
- ....., Cinq leçons sur la psychanalyse, Paris, PBP, 1979, p.155
- ....., Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1943, 185 p.
- ....., Inhibition, symptôme et angoisse, Paris, 1951, 102 p.
- ....., Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1954, 422 p.
- ....., Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1930, 376 p.
- ....., Introduction à la psychanalyse, Paris, PBP, 1969, 443 p.
- ....., Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1962, 189 p.
- ....., La naissance de la psychanalyse,

- Paris, PUF, 1979, 424 p.
- ....., Déliré et rêves dans la "Gradiva"  
de Jensen, Paris, Gallimard, 1941, 247 p.
- Groddeck, Georg, Le Livre du Ca, Paris, Gallimard,  
1973, 326 p.
- Jung, C.G., Dialectique du Moi et de l'inconscient,  
Paris, Gallimard, Collection Folio, 1964, 287 p.
- Juranville, Alain, Lacan et la philosophie, Paris,  
PUF, 1984, 496 p.
- Kristeva, Julia, Histoire d'amour, Paris, Editions  
Denoël, 1983, 358 p. :
- Kristeva, Julia, Soleil noir, dépression et mélanco-  
lie, Paris, Gallimard, 1987, 265 p.
- Lacan, Jacques, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, 924 p.
- ....., Le Séminaire. livre I, Les écrits  
techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975, 316 p.
- ....., Le Séminaire. livre II, Le moi dans  
la théorie de Freud et dans la technique de la  
psychanalyse, Paris, Seuil, 1978, 375p.
- ....., Le Séminaire. livre III, Les psy-  
choses, Paris, Seuil, 1981, 363p.
- ....., Le Séminaire. livre XI, Les quatre  
concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris,  
Seuil, 1973, 254p.
- ....., Télévision, Paris, Seuil, 1974, 72p.
- ....., Le Séminaire. livre XX, Encore,  
Paris, Seuil, 1975, 133p.
- ....., Le Séminaire. livre VII, L'éthique  
de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, 375p.
- ....., Le Séminaire X: L'Angoisse, s.d. à  
paraître.
- Richard, Robert, La voix de l'inceste dans l'oeuvre

de Hubert Aquin, Thèse de doctorat, 1984, Université d'Ottawa, 279p.

Sichère, Bernard, Le moment lacanien, Paris, Grasset, 1983,

Schneiderman, Stuard, "Lacan et la littérature", in Tel quel, no 84, été 1980, p.39-47

### 111- OUVRAGES THÉORIQUES

Barthes, Roland, "Délibération", Tel quel, no 82, hiver 1979, p.8-18

Blanchot, Maurice, "Le journal intime et le récit", dans Le livre à venir, Paris, Gallimard, coll. "Idées", 1959, p.271-279

Del Litto, V. (éd.), Le Journal intime et ses formes littéraires, Genève, Librairie Droz, 1978, 330 p.

Didier, Béatrice, Le Journal intime, Paris, PUF, 1976, 202 p.

Dodille, Norbert, "Biographies et autobiographie mêlées", in Poétique, no 63, Septembre 1985, p.325-340

Genette, Gérard, "Le journal, l'antijournal", Poétique, 47, septembre 1981, p.315-322

Girard, Alain, Le Journal intime et la notion de personne, Paris, PUF, 1963, 638 p.

Hamburger, Kaete, Logique des genres littéraires, Paris, Seuil, 1986, 312.p.

Hodard, Philippe, Le Je et les dessous du Je, essai d'introduction à la problématique du sujet, Paris, Aubier Montaigne, 1981, 116p.

Lejeune, Philippe, "La cote Ln 27: pour un répertoire des autobiographies écrites en France au XIXe siècle", in Études littéraires, no 2, automne 1984, p.213-237

....., Le Pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975, 358 p.

....., Je est un autre, Paris, Seuil, 1975, 333 p.

....., Moi aussi, Paris, Seuil, 1986, 347 p.

Leleu, Michèle, Les Journaux intimes, Paris, PUF, 1952, 315 p.

May, Georges, L'Autobiographie, Paris, PUF, 1984, 231 p.

Moscovici, Marie et Jean-Michel Rey, L'Écrit du temps, écritures de l'autobiographie, Paris, Ed. de Minuit, 1983, 240 p.

Rousset, Jean, "Le journal intime et la vérité du je: Robert Charles", dans, Narcisse romancier, Paris, Librairie José Corti, 1972, p.92-97

Starobinski, Jean, "Le style de l'autobiographie", in La Relation critique, Paris, Gallimard, 1970, p.83-98

Vance, Eugène, "Le moi comme langage: Saint Augustin et l'autobiographie", in Poétique, no 14, 1973 p.163-177

#### IV - DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Chevalier, Jean et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, 1060 p.

Dupriez, Bernard, Gradus. Les procédés littéraires, Paris, 10/18, 1980, 541 p.

Laplante, Jean et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, Paris, PUF, 1967, 523 p.

Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Mon-

tréal, Fides, 1976, 723 p.

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Tome  
11, 1900-1939, sous la direction de Maurice  
Lemire, Montréal, Fides, 1980, pp.280-281,  
579-580 et 633-634

## TABLE DES MATIERES

|                                                      | Page |
|------------------------------------------------------|------|
| Introduction- Réflexion sur la métamorphose du sujet |      |
| Ecoute psychanalytique du texte.....                 | 4    |
| Références.....                                      | 12   |
| <br>CHAPITRE 1- La double dialectique du "moi"       |      |
| A. Le "moi" et le principe de réalité.....           | 13   |
| .Le monde extérieur.....                             | 19   |
| .La loi de la mère: le point perspectif....          | 20   |
| .La religion.....                                    | 22   |
| .L'intériorisation du surmoi.....                    | 24   |
| .La formation du surmoi: l'oedipe.....               | 30   |
| B. Le "moi" et le principe de plaisir.....           | 36   |
| .La notion d'inconscient.....                        | 37   |
| .Le ça.....                                          | 41   |
| .Les pulsions versus l'amour.....                    | 44   |
| C. Le refoulement.....                               | 48   |
| D. Conclusion du premier chapitre.....               | 53   |
| Références.....                                      | 56   |
| <br>CHAPITRE 11- Le Sujet et son échappée            |      |
| A. Le Sujet de l'inconscient.....                    | 57   |
| .Le défoulement.....                                 | 60   |
| .La révolte.....                                     | 61   |
| .Le sentiment de culpabilité.....                    | 66   |
| .Le projet de réforme.....                           | 69   |
| .La sublimation.....                                 | 73   |
| B. La métamorphose                                   |      |
| .La fuite dans la maladie.....                       | 80   |
| .La mélancolie.....                                  | 84   |
| .Les actes manqués.....                              | 91   |
| .L'humour.....                                       | 97   |

|                                                         |     |
|---------------------------------------------------------|-----|
| C. Le rêve.....                                         | 105 |
| D. Conclusion du deuxième chapitre.....                 | 113 |
| Références.....                                         | 116 |
| CHAPITRE 111- Complexité et métamorphose du "moi" ..... | 118 |
| .Le narcissisme.....                                    | 119 |
| .La solitude.....                                       | 125 |
| .La sensualité.....                                     | 128 |
| .La puberté.....                                        | 130 |
| .Un "moi"-"je" non Sujet.....                           | 136 |
| Références.....                                         | 140 |
| BIBLIOGRAPHIE.....                                      | 141 |
| TABLE DES MATIERES.....                                 | 149 |